LA VIE
ET
AVANTURES
DE
LAZARILLE
DE TORMES,

ECRITES PAR LUY-MEME.

Traduction Nouvelle ſur le véritable Original Eſpagnol.

Enrichie de Figures.

SECONDE PARTIE.



A BRUSSELLES;
Chez George de Backer,
Marchand Libraire.

M. DCC. XXI.



SUITE DE LA VIE ET AVANTURES DE LAZARILLE DE TORMES.

CHAPITRE PREMIER.

Lazarille mauvais menager. Il en est avoüé par sa Femme. Mort du Corregidor. Misere de Lazarille aprés cette mort.



Prés le départ de mes bons Amis, dont j'ai parlé ci-devant, je ne fis que songer à eux, & considerant la faute que j'avois commise de ne les avoir

avoir point suivis, je m'abondonnai totalement à la débauche afin de m'acoutumer à vivre sans eux.

Mes nouveaux amis de Table me les firent bien-tôt oublier. Je m'étois si bien fait à vivre à l'Allemande, que je ne quittois plus le Cabaret ni jour ni nuit.

Le mal étoit, que ce n'étoit plus aux dépens des Allemands. C'étoit moi qui payoit pour tous, à mon tour ; & je fus si bon ménager, que dans cinq ou six mois ; je vis le bout de ce que j'avois pû épargner.

Je m'attachois si peu à mon Emploi de Crieur, que le profit que j'y faisois, n'étoit pas suffisant pour fournir à mes moindres répas, & lorsque l'argent me manquoit il falloit bien que ma Femme y mit ordre, ou le Diable étoit à la maison.

Elle ne manquoit pas de faire grand bruit de son côté ; Monsieur le Corregidor n'étoit pas pour moi dans nos querelles, il mettoit toûjours le Hola, tantôt se servant de son autorité, tantôt me representant les choses doucement.

Quand

Quand je me trouvois en état de me servir de ma raison toute entiere; je voyois bien qu'ils n'avoient pas tort. Aussi me faisois-je violence quelquefois, & je passois des trois & quatre jours dans ma maison à songer à mes affaires.

Mais, ma foi je ne pouvois y durer, & j'étois dans un état si violent par tout ailleurs qu'au cabaret, qu'on m'auroit plûtôt pû refaire, que de m'en quitter l'habitude.

On me prêcha tant neanmoins, & je fis tant de reflexion que j'en vins à une assez grande reforme, & au lieu de trois & quatre jours, je passois chez moi des semaines entieres; mais quelque effort que je fisse pour me contraindre, il étoit facile de voir que ma nature patissoit.

Ma Femme qui m'aimoit dans le fond, ne pût pas me voir souffrir long-tems; & d'ailleurs il me sembloit que nous nous incommodions l'un l'autre. Du moins un jour que nous étions seuls au coin de nôtre feu, elle commença à me dire, qu'elle voyoit bien que ce n'étoit pas là ma vie. Elle

me conseilla de suivre mon inclination, & de me réjouir avec mes Amis, & que Dieu y pourvoiroit.

En effet ; Dieu y pourvût si bien, depuis ce tems-là que je trouvois toûjours mes poches garnies, & Monsieur le Corregidor & ma Femme changerent si bien de ton, que c'étoient eux qui me pressoient de leur laisser le soin du ménage, quand ils voyoient que je me voulois retirer & m'attacher au soin de ma Famille. Je n'entrois point dans les raisons qu'ils avoient d'en user ainsi ; & sans m'imformer d'où le bien venoit, je menois la plus douce vie du monde.

Cependant ma Femme étoit accouchée d'un fils, & Monsieur le Corregidor, qui lui avoit donné son nom, l'aimoit comme ses yeux. Il me disoit tous les jours, que si Dieu lui faisoit la grace de le voir un peu grand, il vouloit le faire élever, comme s'il eut été son propre Fils, & lui donner tout son bien. J'admirois la bonté de cet homme pour un enfant qui ne lui étoit rien, & dans ces belles esperances, je ne me mettois en

peine

peine d'autre chose que de vivre joïeusement à mon ordinaire, m'en raportant entierement à Monsieur le Corregidor pour l'entretien de ma Famille, & pour tout ce qui pouvoit arriver à l'avenir.

Je passois ma vie dans cette tranquilité, lors qu'elle fut interrompuë par la maladie de Monsieur le Corregidor. Il fut attaqué d'une fiévre si violente, qu'elle le mit dans trois jours à l'extremité.

Les Parens qui prétendoient à son heritage, en furent bien-tôt avertis: ils se rendirent en foule chez lui; & quoiqu'il semblât que leur interêt les dût diviser, ils ne s'accorderent que trop à mon égard.

Leur premier soin fut de nous interdire à ma Femme & à moi l'entrée de la maison du Corregidor: & quoique le bon homme nous demandât assez souvent, ils sçurent si bien lui faire entendre; qu'il ne falloit plus penser aux choses de ce monde, qu'il passa doucement en l'autre, sans que nous pussions avoir la consolation de prendre congé de lui, & sans nous

laisser

laiſſer de quoi nous ſouvenir de ſon amitié.

Un Malheur ne vint jâmais ſeul ; le Corregidor, étoit un homme l'autorité, qu'on n'auroit oſé importuner pour une bagatelle, comme étoit le loyer de nôtre maiſon.

Il ſe trouva aprés ſa mort, qu'il en étoit dû deux années entieres. Celui à qui elle apartenoit, ne convint pas que s'étoit le Corregidor, qui l'eût loüée pour nous, parceque ſes Heritiers n'en voulurent point demeurer d'accord ; & il ne fit pas d'autre façon que de nous mettre ſur le pavé, aprés avoir fait ſaiſir pour le loyer le peu de meubles que nous avions.

De tant d'amis que je m'étois vûs, il n'y avoit pas huit jours, il n'en parût pas un ſeul pour m'aſſiſter dans ce preſſant beſoin, & pour me donner retraite, & ſans une Dame charitable qui prit ma Femme pour donner à tetter à un enfant qu'elle avoit & qui ſe chargea pour Dieu du ſoin de nourrir les miens, j'aurois été obligé d'aller faire par le monde le Gentilhomme ruiné par la guerre.

A la verité la mort du Corregidor avoit été pour moi pis que la guerre, la famine & tous les autres fleaux ensemble.

J'avois, ce me sembloit encore une ressource, en mon Office de Crieur, mais miserable comme j'étois, & n'ayant plus dequoi fournir au cabaret, je ne pûs plus entretenir mes pratiques, elles m'abandonnerent, & je ne gagnois pas dequoi payer le loüage de ma trompette de Crieur.

Ce fut pour lors que je detestai mes Allemands autant que je les avois aimez autrefois; & je connus bien, mais trop tard, que pour m'être accoûtumé à la bonne chere en leur compagnie, je m'étois mis en état de la faire trés-méchante le reste de mes jours.



CHA-

CHAPITRE II.

Lazarille se resoud à faire un Voyage aux Indes. Il rencontre l'Ecuyer son vieux Maître, qui lui raconte ses Avantures.

QUe faire en cette extremité ; Je n'eus pas un meilleur parti à prendre, que d'aller chercher fortune au nouveau monde, puisque je n'avois plus de ressource dans le nôtre.

C'étoit un chemin frayé par beaucoup d'honnêtes gens, qui me valoient bien ; & il n'étoit pas bien nouveau en Espagne, lors qu'on avoit mal fait ses affaires, d'aller dans les Indes, pour tâcher de les racommoder.

Je me resolus donc à faire ce Voyage. Je vendis mon Office de Crieur, pour



Lazarille fait naufrage

pour m'equiper & en faire la dépense, & aprés avoir pris congé de ma Famille désolée, & baisé vingt fois ma petite Therése, je partis un beau matin de Tolede, un bâton à la main un Bissac avec quelques peu de hardes sur l'épaule.

Je n'étois pas fait à la fatigue comme autrefois, je faisois de fort petites journées, menageant ma bourse le mieux que je le pouvois.

Un jour que j'étois parti assez matin du gîte, pour avancer chemin, je vis devant moi un homme qui marchoit fort lentement, affublé d'un long manteau dans lequel il se tenoit envelopé. Il avoit une longue épée dont le bout paroissoit derriere le manteau, par un trou qu'elle y avoit fait.

Ce n'étoit pas fort l'heure de la promenade. Je fus surpris de trouver dans le grand chemin un homme en cet équipage, & je ne sçavois que penser de lui. Dans la crainte que j'eus qu'il ne fut pour détrousser les passans, je le saluai d'un Dieu vous-garde, Monsieur.

Je te pardonne, me répondit-il, sans tirer son manteau de dessous, le nez, car de la maniere, que je suis fait presentement, tu n'est pas obligé de me parler autrement.

Je fus surpris de sa réponse, que je pris d'abord pour une querelle d'Allemand, & voulant lui ôter tout pretexte d'en mal user; Ce n'a pas été mon dessein de vous offencer, Monsieur, lui repartis-je, au contraire....

Soit, interrompit-il assez brusquement, mais qui t'a donc apris à te servir de cette sotte maniere de saluër les gens? Au Diable, si je ne croi que Dieu vous garde n'a été introduit au monde que pour m'en chasser.

Je le regardai plus attentivement à ces paroles, & comme il avoit commençé d'abaisser son manteau, je pûs voir son visage à decouvert, & je le reconnus pour l'Ecuyer que j'avois servi autrefois.

J'en eus de la joye pour bien des raisons, & m'aprochant de lui. Est-il possible, mon ancien Maître, lui dis-je, que cinq ou six années ayent si fort changé Lazarille de Tormes

que

que vous ne le reconnoissiez plus.

Il m'envisagea, & se jettant à mon coû, en verité, Lazare, me dit-il, je te pouvois bien méconnoître, gros & gras comme tu es, t'ayant vû si grêlé & si menu autrefois.

Aprés plusieurs ambrassades, & plusieurs paroles d'amitié de part & d'autre, il voulut sçavoir, où j'allois, & le lui ayant avoüé. Tu vas le même chemin que moi, me dit-il ? Allons de compagnie, & raconte moi comment tu as passé ta vie depuis le soir que je fus obligé de te quitter pour les raisons qu'il te fut facile de deviner.

Je lui rendis compte de mes affaires, sans lui rien cacher, & je fis mon Histoire si longue que nous arrivâmes, comme je l'achevois au Village où nous devions nous reposer. J'entrai au Cabaret & l'invitai à me suivre.

J'allai chercher de quoi nous rafraichir, nous nous connoissions dés long-tems, & il ne fit point de façon avec moi, ni de semblant de mettre la main à la bourse.

Il m'apprit ensuite, que lors qu'il fut sorti de la maison où nous demeurions à Tolede, sous prétexte d'aller changer la double Pistolle, ne doutant pas que ceux qui lui demandoient de l'argent ne fussent ponctuels à le venir sommer de sa parole ; & considerant d'ailleurs le peu de moyen qu'il avoit de subsister à Tolede, il resolut de retourner dans son Pays, pour rendre le bien qu'il y avoit, & aller ensuite chercher fortune.

Je fus surpris, ajoûta-t-il, en aprochant de chez moi, de voir mon Pigeonnier rebati, & quelques paires de Bœufs dans les champs qui m'apartenoient, & que j'avois laissez en friche à mon départ, je m'aprochai d'un Laboureur qui étoit auprés de de la charuë, je lui demandai à qui il étoit, & je reconnus par les réponses qu'il me fit, que peu de tems aprés que j'eus quitté mon Village, pour des raisons que je t'ai dites autrefois, ce me semble, le même Gentilhomme, qui m'avoit obligé d'en sortir, s'étoit mis en possession de mon bien, sans que personne si fut oposé, & s'y étoit

étoit accommodé comme je voyois.

Aprés avoir pris cette information, je me rendis chez un de mes Voisins d'autrefois, je fis publier mon retour dans le Village. Celui qui s'étoit emparé de mon bien en fut surpris. Il ne pût pas me méconnoître. Mon absence n'avoit pas été assez longue pour donner lieu à cela.

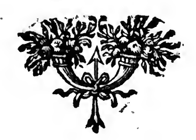
Nous en vîmes à un accommodement, il m'offrit de me nourir à sa table, tant que je m'y trouverois bien, sinon de me faire un present considerable, & qu'ainsi je le laisserois en repos.

J'acceptai le premier parti, sans pourtant m'engager à rien : mais auparavant je voulus regler, qu'il me donneroit du moins la seconde place à sa table, qu'il me salüeroit dans les occasions, en disant : Serviteur, & qu'il ne seroit jamais parlé de Dieu vous garde. J'aurois plûtôt tout abandonné que de me relâcher sur ce point.

Avec cet accommodement, je passai deux années dans nôtre lieu, trainant l'épée, & honoré à souhait des Paysans ; Mais enfin cette vie faineante

commença de m'ennuyer, & m'apercevant d'ailleurs que l'on se familiarisoit trop avec moi dans cette maison, je ne voulus plus me tenir au premier marché que j'avois fait avec le Gentil-homme, & je lui fis entendre que je voulois aller à l'armée.

Il fut bien aise de son côté de se décharger de moi, & il me portoit sur ses épaules. Il me donna donc fort genereusement un Cheval de son Ecurie & l'argent qui m'étoit necessaire pour me mettre en campagne, moïennant quoi je lui fis une cession de tous mes droits & prétentions en bonne forme, & je pris congé pour jamais du lieu de ma naissance.





Lazarille pêché dans les filets

CHAPITRE III.

L'Ecuyer continuë le reçit de ses Avantures. Il s'associe avec Lazarille pour faire le Voyage des Indes. Et s'enfuit pendant la nuit, avec les Habits & le Bissac de Lazarille.

CE n'avoit point été mon dessein d'aller à l'armée, & à un quart de lieuë de mon Village, je quittai la route de Catalogne, pour prendre celle de Madrid, où j'esperois faire quelque fortune avec moins de danger. Car à te dire la verité, quoique j'avois porté l'épée toute ma vie, je n'ai jamais eu beaucoup de penchant pour les armes; & comme j'ai toûjours eu le cœur grand & les inclinations élevées, je me suis

volontiers reglé sur les Grands de nôtre nation, qui croyent que tous les emplois de la guerre sont au dessous d'eux, & qu'il y a de la bassesse à servir à l'Armée.

Pour le faire court, j'arrivai à Madrid; je vendis mon Cheval, je loüai une chambre un peu propre, & je commençai à reconnoître la Ville.

Un soir comme je me retirois chez moi entre jour & nuit, passant dans une ruë un peu étroite, j'y vis un Carrosse arrêté. J'aperçus dans le Carrosse une Dame assez bien vêtuë que je saluai, comme je crus y être obligé, parceque pour passer il me falut presque mettre le nez dans la portiere.

Je n'eus pas fait quatre pas, qu'un laquais me vint tirer par le manteau, pour me dire que la Dame du Carosse demandoit à me parler. Vous serez surpris, Monsieur, me dit-elle, quand je l'abordai, de la liberté que je prens: je vous ai reconnu Etranger, & j'ai lû sur vôtre visage que vous ne seriez pas homme à refuser une honnête emploi, si l'on vous le presentoit.

Je

Je la remerciai de ſa bonté, & je lui avoüai, que c'étoit juſtement ce que je cherchois à Madrid ; que j'étois un Cadet qui n'avoit pas de grands biens & que...

Cela me ſuffit interrompit-elle. Il y a long-tems que je ſouhaitois de rencontrer un homme fait comme vous. Madame de Los Garfios, à qui je ſuis, me perſecute pour lui trouver un Ecuyer : c'eſt une Dame de la premiere qualité de la Cour : vous ſerez auprés d'elle à ſouhait, grands appointemens, un laquais & un Carroſſe à vous, ſans l'eſperance de faire votre fortune.

Je voulus la remercier encore : mais, point, point, dit-elle, vous me remercierez quand vous aurez vû ce que je ſçai faire pour les gens : montez en Caroſſe, & nous nous entretiendrons ſur cela, en quel quartier logez-vous.

Je lui dis l'endroit, où je logeois, & elle me dit : bon, c'eſt juſtement de ce côté-là que j'ai à faire, & je vous y veux conduire.

Je benis cent fois dans mon cœur l'heu-

l'heureuse rencontre que le Ciel m'avoit offert, lorsque j'y pensois le moins Dans le Carosse elle me fit cent questions, & je laisse à penser, si je pouvois cacher quelque choses à ma bienfaictrice, & si je ne lui dis pas à cœur ouvert tout ce qu'elle voulut sçavoir de mes affaires.

Nous arrivâmes dans ma ruë, elle vouloit en toute maniere monter à ma chambre, pour voir comment j'étois logé, & comme je voulois aller chercher de la lumiere, elle ne voulût pas me le permettre. On y voit encore assez clair me dit-elle en riant, & de la maniere que j'en use avec vous, je ne serois pas bien aise d'être reconnuë par quelqu'un dans l'Escalier.

Comme nous fumes dans ma Chambre, elle voulut que la porte en demeurât ouverte, & commandant à son Laquais de s'y tenir pour prendre garde que personne n'entrât. Elle me mena pour derniere faveur dans ma ruelle, s'assit dessus mon lit, me fit asseoir auprés d'elle, & nous nous entretimes au long de la maniere que je ferois avec Madame

dame la Comtesse de Los Carfios.

Elle me donna des conseils sur la conduite que je devois tenir, me fit un portrait de chaque Domestique en particulier; & aprés m'avoir promis qu'elle m'envoyeroit chercher le lendemain dans le même Carosse pour me presenter, & nous être donnez des assurances mutuelles d'une éternelle amitié, nous nous quittâmes.

Je l'accompagnai jusqu'au Carosse, avec la joye que tu peux penser. Mais comme je remontai à ma Chambre avec de la lumiere, je trouvai que pendant que la Dame m'avoit amusé par ses paroles & par tant de belles esperances, le petit Laquais avoit fouragé dans ma Chambre, & n'y avoit laissé que ce qu'il n'avoit pû emporter au Carosse. Il n'avoit pas oublié ma Valise, où j'avois mon Linge, mes Hardes, & presque tout mon Argent.

Je courus à la ruë comme un Forcené, je suivis quelque tems le Carosse à la piste, mais à la troisiéme ruë, trois ou quatres Carosses y avoient passez, qui avoient pris diverses routes:

tes, & il falut m'en retourner chez moi, pestant contre mon destin contre la Comtesse de Los Garfios, & contre ma sottise.

Ce fût comme tu vois, mon cher Lazare, continua l'Ecuyer, un méchant commencement de fortune. Je restai avec dix pistolles seulement dans ma bourse ; & il m'en falloit mettre la moitié pour le moins, à reparer une partie du desordre que le fripon de laquais avoit fait dans mon ménage. Il falloit avec cela subsister, & je ne le pouvois pas faire long tems sans emploi.

L'Ecuyer finit le conte de ses avantures, en me faisant connoître l'extremité de sa misere : ses habits étoient effectivement si méchans & tellement déchirez que son corps y paroissoit au travers ; son chapeau, ses bas, enfin tout ce qui servit à le couvrir ne valoit pas demi Reale.

Je fus tellement touché de compassion que je lui offris de souper & de coucher avec moi ; ce qu'il accepta, sans se faire beaucoup prier. Je me mis aussi-tôt à le consoler le mieux que

que je pus, & lui dis, que puisque nous étions tous deux réduits à aller chercher aux Indes, le bien que la fortune nous avoit refusé dans nôtre Païs, nous devions loüer Dieu de l'heureuse rencontre qui nous avoit mis ensemble; que nous nous entr'aiderions l'un l'autre, & que c'étoit toûjours une grande consolation d'avoir un ami à qui se confier, dans un voyage aussi long que celui que nous allions entreprendre.

Nous nous mîmes à souper, nous bûmes à la conservation de nôtre santé & jurâmes de vivre toûjours en bons Amis & Camarades. Aprés le souper nous allâmes coucher tous deux ensemble; nous continuâmes dans le lit, de parler des projets de nôtre voyage pour les Indes, & nous convîmes entr'autres qu'il retiendroit son nom de Dom Alonzo Fanegada, & que je prendrois celui de mon Pere, & me nommerois Dom Lazaro Gonzalez, que je me dirois Gentil-homme aussi-bien que lui, car il est bon & fort aisé de s'annoblir dans les Pays, où l'on n'est pas

connu. Enfin aprés plusieurs raisonnemens & mesures que nous avions prises, nous nous endormîmes assez tard.

Le lendemain étant éveillé je voulus me lever, mais croyant prendre mes Habits, je fus si fort surpris de ne les point trouver non plus que l'Ecuyer qui étoit décampé à l'aube du jour avec tout le butin, ne m'ayant laissé que de méchantes Nippes pour me couvrir.

Je fus tellement saisi de douleur que je pensai rester mort au lit. Aussi m'eut-il mieux valu mourir alors que de survivre davantage; pour éviter tant de maux que j'ai soufferts depuis. Je m'écriai, au Voleur, & menai un tel bruit que ceux de la maison monterent à ma Chambre.

Ils me trouverent comme un Nageur, cherchant dequoi me couvrir par tous les coins de la Chambre. Ils rioient comme des fols, & je reniois comme un Chartier embourbé. Je donnois au Diable le Voleur & le Fanfaron, qui m'avoit entretenu toute la nuit de ses rhodomontades, de la

la grandeur de sa Personne & de sa Race.

Le seul remede que j'eus à prendre fut de voir les Habits de mon assasin d'Ecuyer me pourroient servir, jusqu'à ce que Dieu m'en donnât d'autres. Mais c'étoit un labirinthe, sans commencement & sans fin. Il n'y avoit de difference entre les Chausses & le Pourpoint. Je mis les jambes aux manches & les chausses en roupille, sans oublier les bás qui ressembloient aux manches d'un Jacobin; les Souliers m'eussent pû servir de sandales s'ils n'eussent eu des semelles. J'enfonçai le chapeau sur ma tête & le mis à cause qu'il me sembla moins gras, je passerai sous silence la bonne Compagnie de gens à pied & à cheval dont je me trouvois garni.



CHAPITRE IV.

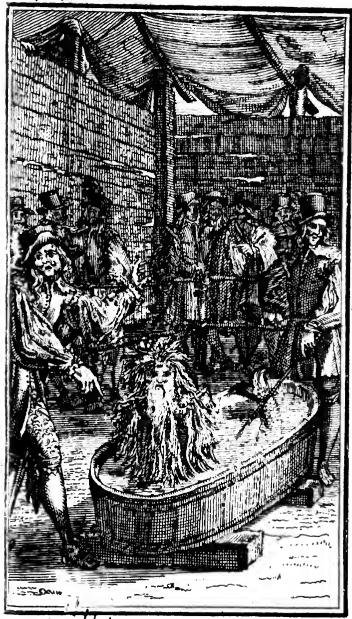
Lazarille s'embarque à Cartagene. Le Vaisseau fait naufrage à son retour des Indes. Il Confesse un Corporal & change sa Penitence. Il est enfin sauvé au moyen d'une planche qu'il saisit.

ME voyant donc délaissé de tout le monde & bâti d'une maniere si crotesque, je m'acheminai vers cartagene, à dessein d'yprendre parti & de m'embarquer pour les Indes.

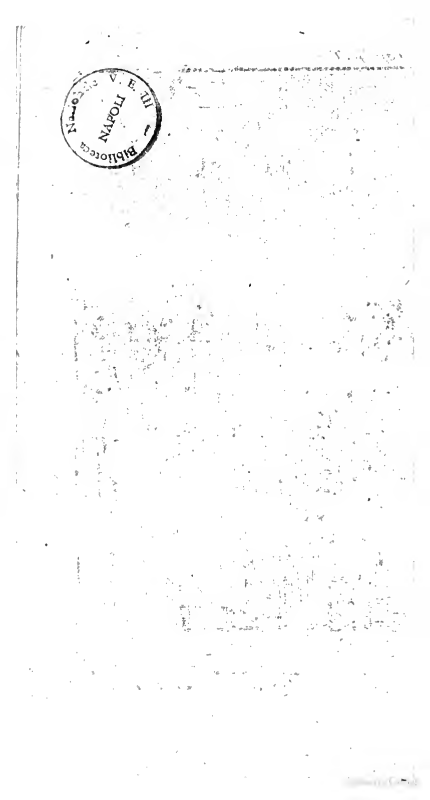
On se mocqua de moi partout où je passois les uns me dirent, voici un Chapeau qui n'est pas mauvais avec cette belle plume, il sembleà une Coiffe à la Flamsnde. Les autres, la Roupille est à la mode, elle semble à un

toit

Chap. 4. T. 2



Lazarille deguise en Triton


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

toit à Pourceaux, & ne peut-être autrement puisque tu y es dedans, Monsieur, me dirent-ils. Les poux vous courent si gros & gras, que vous les pouvez tuer, & les envoyer tous salez à Madame vôtre Femme.

Un traître de Garçon, me dit, Lazare, te voilà plaisamment équipé, tes bas te rendent les jambes comme une gruë, tes sandales sont faites à l'Apostolique...... C'est, interrompit un Officier, qu'il s'en va Prêcher l'Evangile aux Mores. Ils m'en dirent de toutes les façons & me firent tant de honte que je fus obligé de me retirer à l'écart.

J'eus bien-tôt trouvé occasion de m'engager, je m'embarquai, & aprés que nous avions fait les provisions de tout ce qu'il falloit pour la subsistance de nôtre Voyage, les Matelots tendirent les voiles, & les donnerent au vent, qui les poussoit & emportoit avec une grande legereté, la terre se cacha à nos yeux, & nous fimes telle diligence qu'en moins de trois mois nous arrivâmes à bon Port.

Je ne ferai point ici le recit des par-

ticularitez qui me sont arrivez dans les Indes, non plus que de tous les avantures que nous avons euës à nôtre retour, il suffira de dire que lorsque nous étions sur le point de découvrir les côtes d'Espagne, j'étois monté sur le Tillac pour être des premiers à voir cette heureuse terre, qui étoit alors l'unique but de mes souhaits ; & je rêvois agréablement au plaisir que j'aurois de retrouver ma Femme & mes Enfans, aprés trois années de dangers & de fatigues ; & de leur faire part de la petite fortune que j'avois faite au Pays d'où je venois.

Je me voyois devant moi la valeur de quatre ou cinq cens écus de marchandises, avec quoi j'esperois de lever une boutique, & avec mon industrie faire subsister honnêtement ma famille que je voulois établir à Cadix, comme le lieu le plus propre au commerce, que je projettois. Mais la fortune n'étoit pas encore lassée de me persecuter.

Il se leva tout à coup une tempête horrible qui sepára la Flotte. Le Pilote

lote & les Matelots ayant abandonné nôtre Vaiſſeau au gré des vents, nous fûmes deux jours entre la mort & la vie.

Les vagues monterent juſqu'aux nuës, la tourmente croiſſoit à meſure que nôtre eſperance diminuoit. Les Pilotes & Mariniers nous deſeſperoient, les gemiſſemens & les pleurs étoient ſi grands, que je m'imaginai être au Sermon de la Paſſion.

Avec ce grand bruit il ne s'entendoit rien de ce qu'on commandoit, les uns couroient d'une part, les autres de l'autre. Ils voulurent tous ſe confeſſer, & s'adreſſerent les uns aux autres, demandant l'abſolution à des Scelerats qui en avoient autant de beſoin qu'eux.

Le Proverbe dit, *Riviere trouble profit des Pêcheurs*, voyant dont que tous étoient occupez, je dis en moi-même, meure qui voudra pourvû que je vive ; & deſcendant au fond du Navire je trouvai grande abondance de Pain, Vin, Patez & autres delicateſſes dont perſonne n'avoit ſoin.

Je commençai à manger de tout & rem-

remplir mon estomach pour faire provision jusqu'au jour du Jugement, lorsqu'un Soldat s'approcha de moi, me priant de le Confesser, & étonné de me voir de si bon appetit, il me demanda comment je pouvois manger voyant la mort devant mes yeux.

Je lui dis que je le faisois de peur que l'eau de la Mer que je devois boire ne me fit mal quand elle me noyeroit Ma simplicité le fit rire aux abois de la mort.

Il y eut plusieurs autres qui vouloient se Confesseur à moi, mais la hâte que j'avois de manger, fit que je refusai de les entendre.

Le Capitaine & les gens de consideration avec deux Prêtres qu'il y avoit se sauverent dans l'équife, mais comme je ne faisois pas si bonne figure que ces Messieurs, je ne fus point du nombre de ceux qui y entrerent dedans.

Quand je fus las de manger, je m'en allai à un muid de Vin & en mis autant dans mon estomach qu'il en pût tenir. Un Corporal me prit les mains, & étant aux abois de la mort,

mort, il me dit qu'. j'écoutasse un péché qu'il me vouloit Confesser, c'étoit qu'il n'avoit point accompli une penitence qu'on lui avoit donnée d'aller en pelerinage à Nôtre-Dame de Lorette, ayant eu beaucoup de commoditez pour le faire, & que maintenant qu'il le vouloit il ne le pouvoit pas.

Je lui dis, que par l'autorité que j'avois, je changeois sa penitence, & qu'au lieu d'aller à Nôtre-Dame de Lorette, il s'en allât à Saint Jacques.

Helas! dit-il, je voudrois bien accomplir cette penitence, mais comment le faire dans l'état où nous sommes: vû que l'eau commence déja d'entrer dans ma bouche. Je vous donne donc pour penitence de boire toute celle de la Mer, lui dis-je; Mais cela lui fut encore aussi impossible, car il y en avoit bien d'autres qui en burent autant que lui.

Me voyant au dernier danger lorsque l'eau entroit partout dans le Vaisseau, Je remontai promptement en haut, & m'ayant des-habillé à demi, voyant qu'il n'y avoit plus de

tems

tems à perdre, je me saisis d'une planche, lorsque nous nous allâmes briser contre un Rocher. Et quoi que je ne sçûsse pas nager, je fus porté par ce moyen le long du Rivage, où des Pêcheurs me trouverent sans mouvement, & embarassé dans la mousse & autres herbes qui naissent dans l'eau.



CHA-

CHAPITRE V.

Des Pêcheurs trouvent Lazarille dans leurs filets, & le tirent de l'eau. Ils le prennent pour un Monstre Marin, & l'obligent à l'être malgré lui. Ils l'ajustent comme un Triton, pour le faire voir au Public.

LE Rivage où les vagues m'avoient poussé étoit fort éloigné du Rocher où nous nous étions brisez où il n'étoit venu jusques-là que ma planche & moi de tout le débris de nôtre Vaisseau.

Les Pêcheurs, comme j'ai dit, m'ayant apperçû dans leurs filets me prirent d'abord pour quelque Monstre Marin, tant j'avois la peau

ridée

ridée, le visage défiguré, & tout le reste deguisé par les herbes qui m'enveloppoient. Ils me tirerent de l'eau avec des crochets de peur de casser leurs filets, & revinrent de leur erreur aprés m'avoir bien consideré ; mais la figure que je faisois alors, leur donna un pensée qu'ils exécuterent aprés.

Ils me firent rendre l'eau que j'avois bûë, & je commençai à respirer. Ils m'ôterent les habits qui m'étoient restez, & me porterent dans leur Cabane ; où quelques heures aprés je repris mes esprits ; Je me trouvois nud & méconnoissable à moi-même, sur une méchante paillasse.

Cependant les Pêcheurs avoient tenu conseil entr'eux ; & lors que je recommençois à rendre graces à Dieu de m'avoir tiré du danger, qu'il me souvenoit d'avoir couru, & à me plaindre en même tems de ma mauvaise fortune, qui m'avoit fait perdre dans un instant, ce que j'avois gagné avec tant de peine pendant trois années ; un des Pêcheurs, & le plus malin d'entreux s'approcha & me dit.

Mon-

Monsieur le Triton, soyez le bien venu. Ne pourriez vous pas nous donner des nouvelles de ce qui se passe parmi les Peuples Marins ? Moi Triton, lui dis-je, & ne voyez vous pas que je suis un homme comme vous ? Un homme, me dit le Pêcheur, tu es un Triton, ou Monstre Marin comme tu voudras t'appeller.

Les autres s'approcherent sur cela, & dirent qu'il n'y avoit pas de doute que j'en étois un. Je leur jurai vingt fois que j'étois un homme, & autant homme que le Fils du meilleur Bourgeois de Madrid, que j'étois marié, & avois Femme & Enfans.

Point tant de raisonnement ; dit le malicieux Pêcheur, tu es un Triton & des plus hydeux, tu n'as qu'à te taire si tu ne veux être mis en roüelles & salé comme nos Tons.

Je voulus repliquer, mais le Pêcheur commença à prendre son couteau comme pour executer ses menaces, & voyant qu'il n'y avoit point de remede, je me résolus à être ce qu'ils

qu'ils disoient, Triton, Monstre Marin,& Harang, s'il l'eussent voulu.

Je ne sçavois cependant à quoi cela devoit aboutir ; mais j'en fus bien-tôt éclairci, lorsque je vis venir les Pêcheurs avec une Cuve qu'ils remplirent d'eau. Ils m'envelopperent ensuite d'herbe & de mousse, m'emmaillotterent & me serrerent avec une corde, en sorte que je n'avois de libre que la tête, & ressemblois à un de ces Dieux Termes, qu'on mét dans les Jardins.

Ils me mirent une longue barbe de glayeuls, & un chapeau de mousse ; & en cet équipage me coucherent sur le ventre dans la Cuve, qui étoit platte & en ovale, faisant paroître du bout de mes pieds une queuë de Ton, qu'ils y avoient ajusté, & me tenant la tête élevée hors de l'eau, au moyen d'un support en glacis, qu'ils m'avoient mis sous l'estomach.

Ils avoient attaché une corde à ma barbe postiche : la corde passoit dans une poulie qui étoit au fond de

la Cuve, & le bout en venoit sortir par un trou qu'ils avoient fait du côté des pieds à fleur d'eau. De sorte qu'en tirant le bout de cette corde, ils me faisoient enfoncer la tête dans l'eau toutes les fois qu'ils vouloient.



CHAPITRE VI.

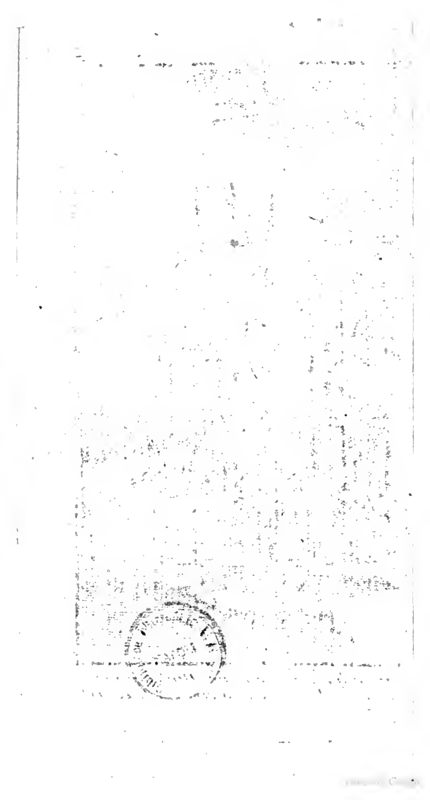
Lazarille, deguisé en Triton est porté par l'Espagne.

LOrs qu'ils eurent bien ajusté leur machine, ils publierent qu'ils avoient péché un Triton, & tant de monde de tout le voisinage me vint voir ce jour-là, que quoi-que les Pêcheurs ne prissent qu'un quart de Reale ils ne laisserent pas de faire une somme considerable.

Je voulus parler lors que le monde commença à venir, mais celui qui avoit soin de conter l'Histoire du Triton, & qui étoit assis à côté de la Cuve tirant la corde toutes les fois que je voulois ouvrir la bouche, me faisoit enfoncer la tête dans l'eau comme une Grenoüille, & je fus obligé enfin de



Lazarilla, porté sur un Mulet pour estre jeté à la riviere est sauvé par la Ronde



de me taire, de peur d'étouffer.

Les Pêcheurs, ravis de voir si bien reussir leur invention, & alléchez par le profit qu'ils avoient commencé à faire, projetterent entr'eux de me porter par toutes les Villes & Villages d'Espagne, pour cette fin ils envoyerent demander permission au Seigneur de l'Inquisition, de montrer au public un Poisson qui avoit le Visage d'Homme ce qu'ils obtinrent assez facilement au moyen de quelque present qu'ils firent à leurs Seigneuries de la meilleure pêche qu'ils avoient prise.

Ils me portoient dans une Charette; l'un y servoit de Chartier, l'autre étoit celui qui avoit soin de raporter ma Vie aux Spectateurs, & le troisiéme, étoit monté sur la Charette, pour avoir soin de tirer la corde, si l'envie me prenoit de parler, lorsque nous rencontrerions quelqu'un. Ils me permettoient seulement de le faire lorsque nous nous trouvions seuls.

Je leur demandai un jour, qui Diable leur avoit mis dans la tête que

j'étois un Monſtre Marin. Vous voyez bien en conſcience, leur diſois-je, que je ſuis un homme, parlant, beuvant & mangeant comme vous: & vous ne devez point me tenir dans cette vilaine eau qui me fera crever à la fin.

Tai toi, ſi tu n'as rien de meilleur à dire, me dit mon Garde, nous ſçavons mieux ce qu'il te faut que toi-même. Etant Poiſon comme tu l'es ſans contredit, tu ne ſçaurois demeurer une heure hors de l'eau ſans mourir, & tu dois remercier Dieu d'être tombé entre les mains de gens comme nous, qui ſçavons ce que c'eſt que de gouverner un Monſtre Marin.

Je n'eus rien à lui repliquer, d'autant moins que je ſentois déja qu'il commençoit à tirer la corde pour achever de me convaincre, en me faiſant faire le plongeon, & je me reſolus à être Poiſſon tant qu'il plairoit à Dieu & à ces Diables de Pêcheurs. Ils ſe mocquoient du pauvre Lazare, & chantoient à leur aiſe vive, vive, le Poiſſon qui nous donne à manger ſans qu'il nous faille travailler.

Ils eurent l'effronterie de me mener

à

à Madrid, cù le gain fut encore plus grand par le grand nombre de Courtisans, gens qui à cause de leur oiliveté se font un plaisir de se trouver à toutes sortes de spectacles, & par consequent sont plus curieux des nouveautez que le menu peuple.

Cependant leur profit fut moins considerable dans cette fameuse Ville qu'ils se l'étoient imaginé, & ils reçûrent un choc auquel assûrement ils ne s'étoient point attendus.

Parmi les personnes qui me vinrent voir, il se trouva quelques Ecoliers, gens malicieux au dernier point, qui m'ayant examiné un peu trop curieusement, il y en eût un qui se mit à dire assez haut aux autres. Ma foi c'est un Triton, comme j'en suis un, ce sont ici de bons fourbes, si j'étois des Officiers de Justice, j'envoyerois les Matelots & le Poisson aux Galeres, aprés leur avoir fait faire le tour par la Ville comme ils le meritent.

Helas! dis-je, en moi-même, que j'en voudrois bien être quitte pour cent coups de foüet & dix ans de Galeres. J'y souffrirois bien moins qu'i-

ci. Je priois Dieu en moi-même qu'ils le fissent pourvû qu'ils me tirassent delà, & leur vouloir aider, disant, qu'ils avoient raison. Mais à peine eus-je ouvert la bouche que ma Sentinelle me l'avoit plongée dans l'eau.

Les cris qu'ils jettoient tous quand je me plongeai, ou pour mieux dire quand on me plongea, empêcherent que les Ecoliers ne passassent plus avant en leurs discours.

Ils me jettoient du Pain, que je dépéchois promptement avant qu'il eut le loisir de se tremper, mais on ne m'en donnoit pas la moitié de ce que j'en eusse mangé. Je me ressouvenois de l'abondance de Tolede, de mes Amis les Allemands, & de ce bon Vin que j'avois coûtume de crier par la Ville. Je priois Dieu qu'il me fit un second Miracle de Cana en Galilée, & ne permît point que je mourusse par les mains de l'eau ma capitale ennemie.

Cependant ce discours avoit tellement allarmé mes meneurs, qu'ils apprehenderent, avec juste raison, que quelqu'autre ne raisonnât aussi juste

juste que les Ecoliers avoient fait. Ils délogerent le jour même, pour m'aller encore promener par la campagne où le monde étoit plus facile à tromper..

Un jour que nous étions logez à un Village entre Madrid & Tolede il se trouva que la nuit étant venuë, & voyant que mes gardes dormoient d'un profond sommeil, je tâchai de me délier; mais les cordes étant mouillées, il me fut impossible d'en venir à bout.

Je me voulus écrier, mais comme je considerois que cela ne me serviroit de rien puisque le premier qui m'entendroit, me fermeroit la bouche avec un seau. d'eau. Je commencé donc à me veautrer dans ce bourbier, & me tourner & ratourner avec tant de force & impatience que la Cuve se renversa sans dessus dessous, toute l'eau se répandit & moi me voyant libre, je me mis à crier au secours.

Les Pêcheurs voyant le tour que je leur avois joüé, accoururent tous épouvantez & pourvurent au remede qui fut de me fermer la bouche avec

avec de l'herbe, & pour confondre mes cris ils en faisoient encore de plus grands, criant Justice, Justice.

Parmi ce desordre ils remplirent derechef la Cuve d'un puits qui étoit là avec une vitesse incroyable.

L'Hôte sortit avec une hallebarde, & tous ceux de la maison avec lui, ceux-ci avec des broches, & les autres avec des bâtons. Les voisins y accoururent avec un Commissaire & six Sergeans qui passoient par-là.

On demanda aux Mariniers ce que c'étoit, ils répondirent que c'étoient des Voleurs qui vouloient enlever leur Monstre Marin. L'Hôte regarda par tout s'ils sortiroient par quelque porte, les autres s'ils sauteroient d'un toit à l'autre tandis que mes Gardes m'avoient déja remis dans la Cuve.

Il arriva que l'eau qui s'en étoit répanduë tomba par un trou dans une chambre basse en forme de Cave, sur un lit, où dormoit la Fille de la maison, qui y avoit reçû par charité cette même nuit quelqu'un de ses Galands. Ils s'épouvanterent tellement du

du déluge qui se déborda sur le lit, & des cris que nous menions tous ensemble, que sans sçavoir ce qu'ils faisoient ils se jetterent tous deux par une fenêtre.

Il faisoit fort clair de lune, ce qui fit qu'on les apperçût aussi-tôt, & qu'on recommença à crier au Voleur, au Voleur.

Les Sergeans & le Commissaire coururent aprés, & les attrapperent en peu de pas, parceque comme ils étoient pieds nuds, les pierres les empêchoient de courir; ainsi sans être oüis, ils furent mis en prison. Les Pêcheurs sortirent de grand matin avec s'en allerent à Tolede sans s'informer ce que devint la fille & & son Galand.



CHA-

CHAPITRE VII.

Lazarille est mené à Tolede. Il s'évanoüit à la vuë de sa femme qui est enceinte, & qui se va remarier.

L'Industrie des hommes est vaine, leur sçavoir ignorance, & leur pouvoir foiblesse, lorsqu'ils ne sont fortifiez & conduis par Dieu. Mon travail servit seulement à augmenter le soin & la vigilance de mes Gardes, lesquels ennuyez de l'allarme que je leur avois donnée la nuit passée, me donnerent tant de coups de bâton par le chemin, qu'ils me laisserent à demi mort, disant, vous voulez donc vous en aller maudit Poisson ? Vous ne connoissez pa

le bien qu'on te fait en ne vous tuant pas, vous ressemblez au chêne qui ne donne son fruit qu'à coups de bâton.

Ainsi gourmandé, battu, & presque mort de faim ils me conduisirent enfin à Tolede. Ils loüerent une petite Sale basse de la maison même où j'avois autrefois demeuré. Toute la Ville y acourut, & je fus surpris d'y voir venir avec les autres ma Femme & ma petite Therese, qui pouvoit avoir alors cinq ou six ans, & qui me parut joli comme un Ange. Je ne pûs m'empêcher que deux fleuves de larmes ne coulassant de mes yeux.

Je pleurois & soupirois, mais c'étoit avec la derniere précaution afin qu'on ne me privât d'un objet si cher, pour la vüë duquel j'eusse souhaité cent yeux pour la mieux contempler ; quoi qu'a la verité il eut été meilleur pour moi que ceux qui me privoient de la parole m'eussent privé en même-tems de la vüë, parceque regardant attentivement ma Femme ; je la vis ; je ne sçai si je le dirai, je la vis, dis-je le ventre jusqu'à la bouche.

Je laisse considerer au Lecteur l'étonne-

tonnement dont je me trouvai saisi, & la facherie que j'eus de ne pouvoir me persuader, qu'elle fut enceinte de moi, puisqu'il y avoit plus de trois ans, que j'étois absent.

Lorsque j'étois avec elle, & que nous vivions ensemble, elle me disoit Lazare, ne croi point que je te fasse tort, car tu fairois mal de le croire. Je demeurai tant satis-fait de sa parole que je fuyois les mauvaises pensées que me causoient les médisances qu'on fit d'elle comme le Diable l'eau benite

Je passois ma vie joyeusement, content & sans jalousie, qui est une maladie de fols. J'ai consideré souvent en moi-même, que ce que l'on dit des Enfans, n'est qu'une pure aprehension. Car combien y a-t-il de Peres qui aiment ceux qu'ils croyent être à eux, quoi qu'ils n'en tiennent que le nom ; Et combien y en a-t-il d'autres qui les haïssent, à cause d'une imagination chimerique qu'ils se mettent dans l'esprit, croyant que leurs Femmes leur font porter les cornes.

Je voulus conter les mois & les jours

jours de mon absence; mais je trouvois fermé par tout le chemin de ma consolation, l'âge de ma petite Therese acheva de me convaincre. Je m'imaginai que peut être ma bonne compagne étoit hidropique, mais cette imagination ne me dura guerre & je fus bien-tôt convaincu, à ma honte, de tout ce qu'on m'avoit dit du Corregidor pendant sa vie, car au même-tems qu'elle s'en alloit deux vieilles Comeres qui resterent là commencerent à se dire l'une à l'autre. Que vous semble de la Vrigede, son Mari ne lui manque point. De qui est elle grosse demanda l'autre: De qui poursuivit la premiere, du Seigneur Lorenzo, qui est si bon que pour éviter le scandale de la voir enfanter dans sa maison, sans avoir de Mari, la mariera Dimanche avec Pierre le Gabach qui sera aussi patirent que le Compere Lazare.

Ce fut là cette mortelle atteinte qui toucha si vivement la plus sensible partie de mon ame. Le cœur commença à me defaillir, & moi à suër de l'eau, & m'affoiblir tellement que je ne me pûs empêcher de tomber évanoüi dans la Cuve.

Les Pêcheurs s'en apperçûrent & ayant fait sortir le monde de la Sale, ils me tirerent la tête de l'eau en diligence. Ils me trouverent sans pouls & sans haleine? Ils vuiderent la Cuve s'empressent fort pour ma conservation qui leur étoit devenuë si importante, & se lamentoient pleurant la perte qu'ils faisoient en moi, qui n'étoit pas petite pour eux. Ils me tirerent de la Cuve, & me voulurent faire regorger l'eau que j'avois bûë, mais ce fut en vain, & ils me crurent mort.

La peur qu'ils eurent que ma mort ne découvrit leur fourberie, fit resoudre ces trois boureaux à me jetter la nuit dans la Riviere, & à tirer Païs. Mais Dieu ouvrit les portes de sa misericorde, & empêcha ce coup funeste dont j'étois menacé comme vous verrez dans le Chapitre suivant.



CHA-

CHAPITRE VIII.

Lazare est porté sur un Mulet dans un sac pour être jetté à la Riviere par les Mariniers qui le croyent mort. Il est sauvé par la ronde, & ses Conducteurs sont punis.

CEs Boureaux sçachant que la mort ne se joüe point, comme ce n'est pas aussi sa coutûme, me mirent dans un sac, qu'ils mirent de travers sur une des Mules qui servoient à tirer leur Charette. Le bonheur voulut que quant ils me mirent sur le Mulet ce fut sur le ventre, & comme j'avois la bouche en bas le mouvement de la Mule me fit rendre l'eau que j'avois avalée, & revenir le sentiment.

je reconnus que j'étois hors de l'eau mais je ne sçavois où j'étois, ni où l'on me portoit. J'entendis qu'ils parloient de me jetter dans la Riviere; disant. Il importe pour nôtre sûreté de chercher un endroit qui soit fort profond, afin qu'on ne le trouve si-tôt. Un autre repliqua qu'il falloit me lier une grosse pierre au col, afin que je demeurasse au fond. Par ce discours je reconnus leur intention, m'imaginant ce que ce pouvoit être, je vis que le corbeau ne pouvoit être plus noir que ses aîles. Pendant que je considerai le danger où j'étois, j'entendis le bruit de quelques gens qui passerent assez prés de moi, & me mis à crier de toute ma force, à l'aide ! au meurtre.

C'étoit la Ronde qui passa heureusement pour mon grand bonheur, ils accourent aux cris, & nous entourerent dans un moment. Ils reconnurent le sac, & y trouverent le pauvre Lazare comme un Merlus sec détrempé dans l'eau. Ils nous conduisirent tous en lieu de fureté, les Meneurs, la Mule & moi. Les Pêcheurs enrageoient de se voir pris, & je me réjoüis de

de mon côté de me voir libre. Ils mirent les Pêcheurs dans un cachot, & moi je fus mis dans un lit.

On nous interrogea le lendemain matin. Les Pêcheurs confesserent qu'ils m'avoient porté par toute l'Espagne, mais qu'ils l'avoient fait croyant que j'étois Poisson, & ayant pour cela obtenu permission des Seigneurs de l'Inquisition.

Je dis la verité de tout, comment ces Vilains me menerent en lesse, tellement attaché que je ne pouvois pas même parler. Ils firent venir ma bonne Femme Vrigede pour vérifier si j'étois Lazarille de Tormes que je disois être.

Ma Femme entra & me regardant attentivement, elle me dit qu'il étoit vrai que je ressemblois à son bon Mari, mais qu'elle croyoit que je n'étois pas lui, parce qu'encore qu'il fut une grande bête il eût été plûtôt un monstre qu'un Poisson. Et ayant dit cela, elle fit une grande reverence, & se retira.

Le Procureur de mes Boureaux requit qu'on me brulât, parceque sans

doute j'étois un Monſtre, & qu'il s'obligeoit à le prouver. Ce ſeroit bien le Diable, diſois-je en moi-même, s'il y avoit quelque enchanteur qui me pourſuivit, & me transformât en ce qu'il voudroit.

Les Juges lui commanderent de ſe taire. On envoya chercher à ma requiſition le nouveau Galand de ma Femme Dom Lorenzo qui avoit toûjours été de mes amis pendant la vie du Corregidor, & qui (à ce que j'avois apris le jour précedent par les deux vieilles Comeres) étoit le Pere de l'enfant dont ma Femme ſe trouva enceinte.

Lorſqu'il fut arrivé, me voyant décoloré & ridé comme je l'étois, il dit qu'il ne me connoiſſoit ni à la taille ni au viſage. Je lui remis en memoire quelques choſes, & même pluſieurs ſecrets qui s'étoient paſſez entre nous; particulierement je lui dis qu'il ſe ſouvint d'une nuit que je l'avois trouvé chez nous dans la Chambre de ma Femme

Alors, afin que je ne paſſaſſe plus avant avec de ſi bonnes preu-
ves;

ves, il confeſſa qu'il étoit vrai que j'étois ſon bon Ami Lazarille.

Le Procés fut conclu avec le témoignage du Capitaine ſous lequel j'avois ſervi ſur le Vaiſſeau, & qui étoit de ceux, qui échaperent la tourmente dans l'équif, confeſſant que j'étois en perſonne ſon Serviteur Lazarille. Ce qui fut confirmé par le raport du tems & du lieu auſquels les Pêcheurs dirent qu'ils m'avoient pêché.

Ils furent condamnez en deux cens coups de foüet & confiſcation de tous leurs biens, une partie au Roi, l'autre aux Priſonniers, & la troiſiéme à Lazarille.

On leur trouva deux mille Reales, deux Mules, & une Charette, de quoi tous frais rabatus, il me reſta pour ma part trente Ducats. Les Mariniers demeurerent pelez & écorchez, & moi riche & content, parce qu'en ma vie je ne m'étois, jamais vû tant d'argent enſemble.

Je m'en allai chez un de mes Amis où aprés avoir avalé quelques verres du Vin pour m'ôter le méchant goût de l'eau, & m'avoir équipé en brave,

ve, je commençai à me promener comme un Comte, mangeant comme un Roi, honoré de mes Amis, craint de mes ennemis, & careſſé de tous.

Les maux paſſez me ſembloient un port de ſalut, & les eſperances de l'avenir un Paradis de délices. Les travaux humilient, & la proſperité orgeüillit l'homme. Tant que durerent mes trente Ducats, je n'aurois pas cedé pour un Roi. Voilà le naturel des Eſpagnols, lorſqu'ils attrapent un Real ils ſe croient des Princes. Si vous demandez à quelque Coquin qui il eſt ? Il vous répondra d'abord qu'il deſcend des Gots ; & que ſa fortune adverſe le tient abaiſſé. Il ne cedera non plus à qui que ce ſoit, ſe tenant du moins auſſi noble qu'un autre.

Tous les Eſpagnols ſont de même, & mourront plûtôt de faim que de ſe mettre en quelque mêtier, ou s'ils s'y mettent & en apprennant un ; c'eſt avec tant de mépris, qu'ils ne travailloient point, où travaillent ſi mal, qu'à peine ſe peut-il

trouver un bon Artisan dans toute l'Espagne.

Je me souviens qu'il y avoit un Ravaudeur à Salamanque, qui lors qu'on le menoit travailler en quelque endroit, faisoit toûjours des discours & des plaintes de la fortune qui le reduisoit à s'occuper à un si vil office, étant descendu de telle maison, & de tels parens connus de tout le monde par leur valeur & Noblesse.

Je demandai un jour à son Voisin, quels avoient été les Parens de ce Fanfaron, il me dit que son Pere fouloit les raisins en Automne, & tuoit les Pourceaux en Hyver & sa mere en lavoit les Tripes.

J'avois acheté un habillement de Velours raz, & une cape rayée de Raze de Segovie. Je portois une épée, du bout de laquelle je dépavois les ruës. Je ne voulus point aller voir ma Femme quand je sortis de la prison, pour faire desirer ma vûë, & me vanger du mépris qu'elle avoit fait de moi. Je m'imaginai que me voyant si bien vêtu, elle se repentoit

sans

sans doute, & me recevroit à bras ouverts.

Mais un More ne change point de peau, quelque changement qu'il arrive. Je la trouvai accouchée, & nouvellement remariée. Quànd elle me vit elle se mit à crier, qu'on m'ôte de devant moi ce Poisson détrempé, ce visage d'Oison pelé, que si l'on ne le fait promptement sortir je me leverai & lui arracherai les yeux de la tête.

Je lui répondis froidement avec une extrême patience. Tout beau ma mie, ne vous pressez pas tant, car si vous ne me reconnoissez point pour vôtre Mari, je ne te connois point pour ma Femme, rendez moi ma Fille, & nous serons amis comme auparavant.

J'ai gagné du bien poursuivis-je, pour la marier honorablement. Il me sembloit que ces trente Ducats devoient être comme les cinq sols du Petit Jean Dieu, qui en les dépensant, en trouvoit cinq autres dans sa bourse. Mais comme j'étois Lazarille du Diable je ne réüssis pas

de même, comme on le verra par la suite.

Ma Femme s'opofa à ma demande, difant que fa Fille n'étoit point à moi, & pour preuve de cela elle me montra l'extrait du Baptiftaire, qui confere avec les matrimoniaux, il fe trouva que la Fille étoit née quatre mois aprés la premiere connoiffance que j'avois euë de ma Femme.

Je fus tout à fait furpris, ayant toûjours crû que la Fille étoit à moi, quoiqu'il n'y eût rien de moins. Je fecoüai la poudre de mes fouliers, & me lavay les mains, marque de mon innocence, & de mon départ éternel. Je tourne les épaules auffi confolé que fi je ne les euffe jamais connuës, & fortis de la maifon.

Je fus trouver mes Amis, pour leur conter mes affaires. Ils me confolerent fans qu'il fut befoin de beaucoup de raifons pour cela. Je ne voulus point reprendre mon premier état de Crieur, parce qu'il ne s'accordoit pas avec les Voleurs que j'avois chargés.

Com-

Comme je me promenois un jour depuis la porte de Visagra jusqu'à celle de Saint Jean des Rois, je rencontrai une vielle de ma connoissance, qui aprés m'avoir salué me dit, que ma Femme s'étoit adoucie ayant sçû que j'avois de l'argent, & particulierement que le Gabach l'avoit parée tout de neuf.

Je la priai de me raconter comment ce changement s'étoit pû faire; elle me dit que le Sieur Lorenzo & ma Femme s'étoient mis un jour à se consulter, s'il seroit bon de me reprendre encore une fois, & de chasser le Gabach, alleguant des raisons pour & contre.

La consultation ne pût être si secrete que le nouveau marié, n'en sentit le vent. Il le dissimula pourtant jusqu'à ce qu'étant allé un jour travailler à un Jardin d'Oliviers, quand sa Femme lui porta le midi à dîner, il l'attacha au pié d'un arbre, l'ayant premierement dépoüillée, il lui donna plus de cent coups de foüet, & non content de cela, ayant fait un paquet de tous ses habits, & lui aïant ôté

ôté ses bagues, s'étoit enfui avec le butin, la laissant attachée nuë & dolente, où sans doute elle fut morte si par bonheur le Sr Lorenzo ne l'avoit envoyée chercher.

Et poursuivant son discours, elle me dit qu'elle croyoit assurement, que si j'employois des intercesseurs, ma Femme me recevroit comme auparavant; parce qu'elles lui avoit oüi dire ces mêmes paroles.

Ha! malheureuse, pourquoi ne recevois-je mon pauvre Lazarille, qui est aussi bon que le bon Pain; point dedaigneux, point scrupuleux, & qui me laissoit faire tout ce que je voulois.

Ce fut une atteinte qui me toucha jusqu'au cœur, & me renversa sans dessus dessous; peu s'en fallut que je ne suivisse le conseil de la bonne vieille. Je voulus pourtant premierement communiquer l'affaire à mes Amis pour prendre leur avis.

CHAPITRE IX.

Lazarille plaide contre Dom Lorenzo & contre sa Femme.

IL semble que les hommes soient de la race, ou de la nature des Poulles, car si nous voulons faire quelque bien, c'est en criant, & cacquetant comme elles, afin que tout le monde l'entende; & si c'est du mal, nous ne voulons pas que personne le sçache, de peur qu'on ne nous dissuade ce qui seroit bon qu'on nous empêcha.

Je fus voir un de mes Amis, chez lequel j'en trouvai trois assemblez; car depuis que j'avois de l'argent, ils s'étoient multipliez comme les mouches avec le fruit. Je leur dis mon dessein qui étoit de retourner avec ma Femme, & m'ôter d'entre les mau-

mauvaiſes langues, le mal reconnu étant meilleur que le bien qui eſt à connoître.

Ils me rendirent l'affaire ſi honteuſe, me diſant, que j'ètois un lâche ſans courage & ſans eſprit, qui vouloit ſe rejoindre à une coureuſe & chienne chaude. Enfin ils m'en dirent tant, que je reſolus de ne moleſter ni prier qui que ce ſoit, pour me remettre bien avec elle.

Mes Amis (ou plutot ennemis) s'appercevans que leurs conſeils & perſuaſions étoient efficaces en mon endroit, paſſerent plus avant, diſant, qu'ils me conſeilloient comme leur intime Ami, d'ôter tout-à-fait les tâches qui fletriſſoient mon honneur & d'entreprendre l'empêchement de ma ruïne totale, intentant procez contre Dom Lorenzo & contre ma Femme, attendu que la pourſuite ne me couteroit pas un Carolus, vû qu'ils étoient les Miniſtres de la Juſtice, & qu'ils ſe diſoient mes bons amis.

L'un qui étoit un Procureur des cauſes perduës, m'offroit cent Ducats

 du

du profit qui m'en devoit revenir.

L'autre comme plus expert, pour être Avocat des Garces, me dit que s'il étoit en ma place, avec le droit que j'avois, il ne donneroit pas mon gain pour deux cens.

Et le troisiéme, m'assuroit, que comme Sergeant, qu'il étoit, il se ressouvient, d'avoir vû d'autres Procés moins clairs, & plus douteux que celui-là, qui avoient valu un profit trés-considérable à ceux qui les avoient entrepris. Et qu'il en esperoit d'autant plus du mien, parce qu'il étoit trés-persuadé qu'à la premiere instance le Sr Lorenzo me rempliroit les mains, & les leur joindroit au même-tems, pour me faire desister de la poursuite, me priant de retourner avec ma Femme, d'où me resulteroit beaucoup plus d'honneur & de profit.

Ils exagererent le fait, & m'entretenant de bonnes esperances, me prirent, comme on dit, à pied levé, sans me donner le tems d'y songer, ou de prendre quelque meilleur conseil. Je considerai pourtant, qu'il seroit

feroit meilleur de pardonner, & de m'humilier, accompliffant le Commandement de Dieu le plus difficile, qui eft d'aimer fes ennemis, & non pas d'emporter les chofesà pointe de lance.

Je fis encore reflexion que ma bonne Femme ne m'avoit jamais fait aucun tour d'ennemie ; qu'au contraire c'étoit par fon moyen que j'avois commencé à lever la tête, & d'être connu de toute la Ville. Il eft vrai que plufieurs me montroient au doigt, difant, voilà le pacifique Lazarille. Mais c'étoit toûjours par elle que j'avois commencé d'avoir Office & Benefice.

Si la Fille, qu'elle difoit n'être point à moi, l'étoit ou non, Dieu fcrutateur des cœurs le fçait. Et il pourroit être que comme je m'étois trompé, elle fe pouvoit tromper auffi bien que moi. De même qu'il peut arriver à l'égard de plufieurs qui lifent fes memoires de ma vie, & fe rempliffent la bouche d'eau à force de rire, nourriffent le Fils de quelqu'autre, & travaillent, fuënt, & fe tuënt, pour enrichir celui qui appauvrit fon hon-

neur, croyant neanmoins pour trés-assuré, que s'il y a Femme d'honneur au monde c'est la sienne.

Mais laissant joüir chacun de sa bonne opinion, toutes ces justes reflexions ne m'ayant servi de rien, je fis faire le procez à Dom Lorenzo & à ma Femme tout en même-tems. Et comme j'avois de l'argent, en vingt quatre heures je les fis mettre tous deux en prison.

Les Gardes me disoient, que je ne m'arretasse pas pour l'argent que cette affaire me pourroit couter; puisque tous les depens devoient tomber sur les côtes de Dom Lorenzo, tellement que pour lui causer plus de déplaisir, & afin que les fraix fussent plus grands, je donnois tout ce qu'on me demandoit.

Ils alloient lestes, soigneux, & boüillans, & sentant l'argent commes les mouches sentent le miel: ils ne faisoient pas un pas en vain. En moins de huit jours le procez fut fort en avant, & ma bourse fort en arriere.

Les preuves se firent fort facilement, parce que les Sergens qui les avoient

avoient pris, les avoient trouvez en flagrant délit, & les avoient menez en priſon tous en chemiſe comme ils étoient.

Les témoins étoient en grand nombre, & leurs dépoſitions véritables. Mais mes bons Amis d'Avocats, Procureurs, & Greffiers qui connurent la foibleſſe de ma bourſe, commencerent à s'évanoüir, deſorte que pour les faire avancer d'un pas, il leur falloit donner plus de coups d'éperon, qu'à une mule de loüage.

Les delais furent ſi grands, qu'étant connu de Dom Lorenzo & des ſiens, ils commencerent à cauſer, & au moyen de ſon argent il s'attira les ſecours de ceux qui s'étoient déclarez en ma faveur. Ils reſſembloient aux poids d'une horloge qui montoient à meſure que les miens s'abaiſſoient.

Ils firent ſi bien qu'en quinze jours il ſortit de priſon en donnant caution, & moins de huit jours aprés on condamna ſur de faux témoignages le pauvre Lazarille à faire Amande honorable en chemiſe, & en banniſſement perpetuel.

Je demandai pardon, comme il étoit juste que le fit celui qui avec vingt écus s'étoit mis à plaider contre un homme qui les contoit, & les mesuroit à pleins paniers. Je donnai jusqu'à ma chemise pour aider à payer les frais, & m'en allai en exil tout fin nud.

En un même-tems je me vis riche plaidant contre l'homme de Tolede le plus à son aise, entreprise seulement d'un Prince, respecté de mes Amis, craint de mes ennemis, & en predicament d'homme d'honneur qui ne souffre point de mouches en sa playe; & en moins d'un instant, je me vis chassé du lieu que j'avois desiré si long-tems, du lieu le plus aimé où j'avois reçû tant de plaisirs, & joüi de si chers delices.

M'étant couvert de quelques vieux drapeaux que je trouvai dessus un fumier, je me receüilllis en la consolation commune des affligez, m'imaginant que puisque j'étois au plus bas de la rouë de fortune, il falloit necessairement que je remontasse puisqu'elle tourne incessamment,

Je

Je me souviens de ce que j'avois une fois oüi dire à mon Maître l'Aveugle (qui étoit un Aigle lors qu'il se mit à prêcher) que tous les hommes du monde montoient & descendoient par la rouë de fortune, les uns suivant son mouvement les autres au contraire; y ayant entr'eux cette difference, que ceux qui alloient selon son mouvement, descendoient avec la même facilité qu'ils montoient; & ceux qui alloient au contraire, s'il parvenoient une fois au sommet, quoi qu'avec travail, s'y conservoient plus long-tems que les autres.

Je connus alors que j'étois de ceux qui la suivent plus adroitement, & avec tant de vitesse que je n'étois pas plûtôt dessus que je me trouvois incontinant au dessous. Je me vis des plus grands coquins du monde, ayant été jusqu'alors des moindres.

Je pouvois dire avec juste raison je suis né nud, nud je me trouve, sans avoir perdu, ni gagné. Je marchai vers Madrid demandant l'aumône, contant mes malheurs à tous, dont

dont plusieurs eurent pitié, & d'autres s'en rioient. Et comme je n'avois ni Femme ni Enfans à nourir, j'avois à boire & à manger de reste.

On avoit recueilli tant de Vin cette année-là, qu'à la plûpart des portes où je m'adressai, on me demandoit si je voulois boire, parce qu'ils n'avoient point de pain à me donner. Je n'en refusai jamais, tellement qu'il m'arriva quelque fois d'avaller tout à jeun quatre ou cinq mesures de vin, moyennant quoi j'étois le plus content du monde.

Si j'ose dire ce que j'en pense, la vie des Gueux est telle, que les autres ne meritent point qu'on les nomme vie aprés celle-là. Si les riches en avoient gouté, ils abandonneroient pour elle toutes leurs richesses, commes les Philosophes qui laissoient tout ce qu'ils possédoient pour l'obtenir; car leur vie & celle des Gueux est toute la même. Il y a seulement cette difference, que les Philosophes abandonnoient ce qu'ils possedoient pour l'amour d'elle, & que les Gueux la trouvent sans rien abandonner.

Ceux-là méprisoient leurs biens pour contempler avec moins d'empêchement les choses naturelles, les Divines, & les mouvemens celestes; & ceux-ci pour courir à toute bride aprés leurs appetits. Les Philosophes les jettoient dans la mer; & les Gueux les noyent dans leur estomach. Les uns les méprisoient comme choses caduques & perissables; les autres ne les estiment point pour les travaux & les soucis qu'elles trainent choses contraires à leur profession. De maniere que la vie des pauvres est plus douce & plus quiette que celle des Rois, des Empereurs, & des Papes; & c'est pour cela que je la choisis sur toutes autres, comme un chemin plus libre, moins perilleux, & moins triste.



CHA-

à la chandelle. Il ne sçaura que répondre, & s'il répond à cette demande, il ne répondra pas à mille autres, que vous lui pouriez faire.

Je rencontrai prés d'Illescas un Archi-gueux que je connus du premier abord, je le consultai comme un Oracle, pour lui demander comment je me devois gouverner en cette nouvelle vie. Il me répondit que si j'en voulois sortir net de poussiere & de paille, il me conseilloit de joindre le travail de Marthe à l'oisiveté de Marie. Sçavoir qu'à l'office de Gueux, j'ajoûtasse celui de Marmiton, de Crocheteur ou de Maquereau, qui étoit comme mettre une Sauve garde à la gueuserie.

Il me dit davantage, que pour n'avoir fait ainsi, aprés avoir exercé vingt ans son office, on lui avoit donné le jour auparavant deux cens coups de foüet, comme à un faineant. Je le remerciai de son avis, & suivis son conseil.

En arrivant à Madrid j'achetai une petite corde, avec laquelle je me mis au milieu de la Place, plus con-

content qu'un Chat qui mange des Trippes. La premiere qui m'employa fut une Fille (Dieu me le pardonne si je ments) d'environ dix-huit ans, plus hipocrite qu'une Religieuse Novice. Elle me dit que je la suivisse, & me mena par tant de ruës, que je crus qu'elle l'avoit pris à tâche, ou qu'elle se moquoit de moi.

Au bout d'un temps nous arrivâmes à une maison, qu'à la porte, à la cour, & aux femmes qui y dansoient, je connus être du métier. Nous arrivâmes en sa chambre, où elle me dit si je voulois qu'elle me payât mon travail avant qu'en sortir.

Je lui répondis, qu'elle me payât quand j'arriverois au lieu où elle desiroit que je portasse son paquet. Je le charge, & la suivis droit à la porte de Guadelvara. Là elle me dit qu'elle se devoit mettre dans un coche, pour aller à la Foire de Negera. La charge étoit legere, car ce n'étoit la plûpart que deux petites écuelles, & phioles pleines d'eau de senteur & de fard. Je sçûs en chemin qu'il y avoit huit ans qu'elle

exer-

exerçoit cet office. Le premier qui me débaucha, dit-elle, fut un Capitaine de Seville où je suis née, il me recommanda à une vieille avec laquelle je fus bien pourvuë de tout ce qui m'étoit necessaire. De là me ratira un jeune Gentilhomme qui mourut peu de temps aprés & me laissa une bonne somme d'argent ; à la fin aprés avoir tout dépensé il m'a été necessaire de travailler pour gagner ma vie.

En ce discours nous arrivâmes au coche, qui étoit prêt à partir, j'y mis ce que je portois, lui demandant qu'elle me payât mon salaire. L'effrontée me dit que trés-volontiers, & levant le bras elle me donna un si grand soufflet qu'elle me jetta par terre, disant es-tu si nouveau de demander de l'argent à celles de ma sorte ! Ne t'ai-je pas dit avant que sortir de chez nous, que tu te payasse en moi, si tu voulois.

Elle saute au coche comme un petit chevreau, & me laissa plus honteux qu'un singe, sans sçavoir que devenir ; considerant que si la

fin de cet office étoit telle que le commencement, j'aurois bien du profit au bout de l'an.

Je ne m'étois pas encore éloigné de-là, quand un autre coche arriva qui venoit d'Acala de Henarez. Ceux qui étoient dedans sauterent à terre, tous lesquels étoient Ecoliers, Putains, ou Moines. L'un de ceux-ci de l'Ordre de Saint François, me demanda si je voulois porter ses hardes jusqu'à son Convent. Je lui dis qu'oüi, parce que je crus bien qu'il ne me tromperoit pas comme avoit fait cette Carogne. Il me les chargá sur mes épaules, le fardeau étoit si pesant qu'à peine le pouvois-je lever; mais je m'éforçai avec l'esperance que j'avois d'être bien payé.

J'arrivai au Monastere bien las, parce qu'il étoit assez loin. Le Frere prend son fardeau, &. disant, soit pour l'honneur de Dieu, ferme la porte aprés lui. Je demeurai là longtemps attendant qu'il sortit pour me payer. Mais voyant qu'il tardoit trop je frappe à la porte, le Portier me demanda ce que je voulois, je lui dis

dis qu'il me payât le port des hardes que j'avois portées, il répond que je m'en allasse pour Dieu, que quant à eux ils ne payoient rien. Il ferme la porte, disant que je ne heurtasse plus, parce qu'il étoit l'heure de silence, & que si je ne le faisois il me donneroit cent coups de cordon.

Je demeurai là tout gelé; un Pauvre de ceux qui étoient à la porte, me dit; Mon amy tu peux bien t'en aller, car ces Peres ne touchent point d'argent, & ne vivent que d'aumônes. Qu'ils vivent de ce qu'ils voudront, mais ils me payeront mon travail, ou je ne ferai point celui que je suis.

Je recommence à heurter en colere, jusqu'à ce qu'un gros Frere Laïque sortant sans dire que fais-tu là me donna un si grand coup, qu'il me jetta par terre comme une poire mure, & se mettant les genoux sur moi me donna une douzaine de coups de genoux, & tant de coups de cordon, qu'il me laissa si moulu comme si la Tour de l'Horloge de Saragose fut tombée sur moi.

Je demeurai là tout étendu plus d'une grosse demi-heure, sans me pouvoir lever considerant ma mauvaise fortune, & la force de cet Irregulier si mal employées. Il eût été mieux au service du Roi nôtre Maître, qu'à manger les aumônes des Pauvres, quoiqu'ils ne soient pas encore bons à cela, car ce ne sont que des faineans.

Ce que l'Empereur Charles-Quint fit bien voir quand le General des Cordeliers lui offrit vingt deux mille Religieux pour faire la guerre, dont les plus vieux ne passeroient pas quarante ans, & les plus jeunes en auroient vingt-&-deux. Surquoi l'Empereur le remercia, disant, qu'il n'en vouloit point, puisqu'il lui faudroit tous les jours vingt-&-deux mille marmites pour les nourir. Disant par là qu'ils sont plus habiles à table qu'au travail.

J'avois depuis ce jour-là (Dieu me le pardonne) telle aversion pour ces gros Freres Laïques, qu'ils me sembloit voir un frelon parmi les abeilles, quand je les voyois parmi

les

les autres. Je voulus quitter cet office ; mais j'attendis que vingt-quatre heures fussent passées, comme on a coûtume d'attendre ceux qui sont morts de mort subite, avant que de les faire ensevelir.



CHA-

CHAPITRE XI.

Ce qui arriva à Lazarille avec une vieille Maquerelle.

EVanoüi & presque mort de faim, je m'en allai peu aprés à la premiere ruë, & passant par la place de l'Avoine, je rencontrai une vieille Bigotte, qui avoit les dents plus grandes que les deffences d'un Sanglier. Elle me joignit, disant ; que si je voulois porter un coffre à la maison d'une de ses amies qui demeuroit là tout prés, elle me donneroit quatre sols.

Quand j'entendis ces douces paroles, je rendis graces à Dieu, & répondis à la bonne vieille que je le
ferois

ferois trés-volontiers ; quoi qu'à dire la verité j'aimai mieux empoigner ses quatre sols que de porter aucune charge, puisque j'avois plus besoin d'être porté que de porter. Je charge ce coffre avec grande peine parce qu'il étoit grand, & pesant.

La bonne vieille me dit d'avoir bien soin du coffre, à cause des phioles pleines d'eau qu'il y avoit dedans & qu'elle estimoit beaucoup. Je lui répondis, qu'elle ne craignit point, que j'irois tout bellement, car je ne pouvois faire autrement, ne pouvant presque me remuer à cause que j'étois si affamé.

Nous arrivâmes à la maison où je portois le coffre, il fut reçû avec beaucoup de joye, principalement par une fille assez bien faite, qui dit qu'elle vouloit garder le coffre dans son Cabinet. J'y porte le coffre, & la vieille lui donne la clef, lui disant qu'elle le gardât jusqu'à son retour de Segovie ; où elle alloit visiter sa parent, disant qu'elle seroit de retour en quatre jours.

Elle l'embrasse, & en s'en allant elle

elle lui dit deux mots à l'oreille, dont la Fille demeura si rouge qu'elle sembloit une rose. Enfin elle prit congé de tous ceux de la maison, demandant pardon au Pere & à la Mere de la Fille, de la liberté donc elle en usoit. Ils lui offrirent leur maison, & la prierent de s'en servir. Elle me donna quatre sols, me disant à l'oreille que je retournasse le lendemain du matin à sa maison, & qu'elle m'en feroit gagner autant.

Je m'en allai fort joyeux & content, je dépensai trois sols à souper, & m'en reservai un pour payer mon gîte. Je considerai la vertu de l'argent, & qu'avec les quatre sols, que me donna cette vieille, je me trouvai plus leger que le vent, plus courageux que Roland, & plus fort qu'Hercule.

O argent! que ce n'est point sans raison que la plûpart des hommes te tiennent pour leur Dieu. Tu es la cause de tous les maux; tu es l'inventeur de tous les arts, & celui qui les conserve dans leur perfection.

Par toi les Sciences sont estimées, & les opinions defenduës, les Villes forti-

fortifiées, & les Tours razées, les Royaumes établis, & perdus en même tems. Tu conserves la vertu, & toi-même la détruis.

Par toi les Vierges conservent leur chasteté, & par toi-même elles viennent à la perdre. Finalement, il n'y a difficulté au monde que tu ne rende facile, rien de caché, que tu ne penetres, montagne si hautes que tu n'abaisse, ni abîme si profond que tu n'éleves.

La matinée venuë, je fus à la maison de la vieille comme elle m'avoit commandé : elle me dit que je retournasse avec elle chercher le coffre que j'avois porté le jour précedent. Quand nous fûmes arrivez là où je l'avois laissé, elle dit au Maître de la maison, qu'elle revenoit pour le faire remporter, parce que s'en allant à Segovie ; elle avoit trouvé sa parente en chemin à demie lieuë de Madrid, qui venoit avec la même intention qu'elle avoit de la voir ; & qu'elle en avoit besoin tout incontinent, à cause des hardes qu'elle y avoit dedans.

La fille de la maison lui rendit la

clef en la baisant, & l'embrassant avec plus d'affection que la premiere fois, & se tournant parlerent à l'oreille, m'aiderent toutes deux à charger le coffre qui me sembloit plus leger que le jour précedent parce que mon ventre étoit plus plein.

Descendant par les degrez, je rencontrai un bâton, que le Diable sans doute avoit laissé-là, je bronchai, & roulant avec le coffre jusqu'en bas où étoient le Pere & la Mere de cette innocente Fille, me rompis le nez & les côtes. Du grand coup que le coffre donna, il s'ouvrit & au dedans apparut un jeune Galand, avec son épée & sa dague.

Il avoit un habit de campagne sans manteau, la roupille & les chausses étoient de velours verd, avec une plume sur le chapeau de même couleur, les jarretieres incarnades, les bas de soye verd, les souliers blancs. Il se leve de bonne grace, & faisant une belle reverence, il sortit par la porte.

Ils demeurerent tous étonnez de cette soudaine vision, & se regardant l'un l'autre, ils ressembloient à des ma-

matassins. Etant revenus de leur extase, ils appellerent à la hâte deux Fils qu'ils avoient, & leur ayans conté le fait, ils prirent leurs épées avec grand bruit, disant ; tuë tuë. Ils sortirent aprés le Galand, mais comme il alloit plus vîte qu'eux, ils ne le purent attraper.

Les Parens qui demeuroient dans la maison, coururent aprés la Maquerelle pour s'en venger ; mais elle qui avoit oüi le bruit, & en avoit sçû la cause, étoit sortie de bonne heure par une fausse porte avec la Fille du logis.

Se voyant trompez, ils se fondirent sur moi qui étoit arrené, & ne me pouvois ôter de la place, car sans cela j'eusse suivi les traces de celui qui me causa tant de mal. Les deux Freres vinrent tous échauffez, suant & jurant que puisqu'ils n'avoient pû trouver cet infame qui les avoit deshonorez, ils tuëroient leur Sœur & la Maquerelle qui leur avoit causé cette honte.

L'un disoit que ne rencontrai-je ce même Diable avec une troupe

infernale de ses plus enragez Demons, pour en faire un carnage comme des mouches. Venez, venez Diables ; mais pourquoi est ce que je vous appelle ? puisque là même où vous êtes vous craignez ma colere, & ne vous oseriez montrer devant moi. Si j'avois vû ce miserable, je l'eusse jetté si loin avec un soufflet, qu'on n'en auroit jamais sçû des nouvelles.

L'autre poursuivoit, si je l'eusse attrapé, la plus grande piece qui eût restée de lui c'eût été l'oreille. Mais s'il est au monde, & même qu'il n'y fut pas, il n'échapera pas de mes mains, & quoi qu'il se cachât dans les entrailles de la terre, je l'en tirerai.

Ils faisoient ces rodomontades, & le pauvre Lazarille attendoit que toutes ces rages fondissent sur lui : mais il avoit encore plus de peur de dix ou douze enfans qu'il y avoit, que de ces Rodomonts. Petits & grands tous ensemble, & tous à la fois déchargerent sur moi, les uns me donnoient des coups de poing,

ceux,

ceux-ci me tiroient par les cheveux, & les autres me souffletoient.

Ma crainte ne fut point vaine, car les Enfans me piquoient avec des ongles, & me faisoient élancer leurs cris jusqu'au Ciel. Les uns disoient, tuons-le; les autres, il vaut mieux le jetter au privé. Les coups alloient en si grand nombre, qu'il sembloit qu'ils battoient du blé, ou que ce fut un moulin à fouler du drap, dont les maillets frappent incessamment. Mais enfin me voyant sans haleine, ils cesserent de me battre, mais non pas de me menacer.

Le pere leur dit qu'ils me laissassent, & me promit que si je lui disois veritablement qui étoit le larron qui lui avoit volé son honneur, on ne me feroit plus de mal.

Je ne pouvois satisfaire à leur desir, parce que je ne sçavois qui c'étoit, ni l'avois vû de ma vie, jusqu'à ce qu'il sortit du coffre. Et comme je ne leur disois rien, ils commencerent de plus belle.

Ce n'étoient que des pleurs, des gemissemens, & des plaintes que je

faisois contre ma mauvaise fortune, qui trouvoit toûjours des nouvelles inventions pour me tourmenter, & me priver d'un doux repos. Je leur dis comme je pûs qu'ils me laissassent, & que je leur raconterois ce qu'il y avoit en ce fait. Ils me laissèrent, & je leur dis au pied de la lettre ce que s'ètoit, neanmoins ils n'ajoutoient pas foi à la verité.

Voyant que la tempête ne cessoit, je me resolus à les tromper si je pouvois : ainsi je leur promis de leur enseigner celui qui avoit fait le mal, ils cessèrent alors de me battre, & me promirent merveilles, me demandant comment il s'apelloit, & où il demeuroit. Je leur répondis, que je ne sçavois pas son nom, & moins encore sa ruë. Mais que s'ils me voulois porter car d'aller sur mes pieds, il étoit impossible, à cause du mauvais traitement qu'ils m'avoient fait, je leur montrerois sa maison.

Ils se réjoüirent de cela ; m'ayânt donc donné un peu de vin au quel moyen je revins à moi-même, & s'étant bien armez ils me prirent entre les

les aisselles comme une nouvelle é-pousée, & me promenerent ainsi par Madrid.

Ceux qui me voyoient, disoient, on mene cet homme en Prison, les autres à l'Hôpital, & cependant personne ne toucha le blanc. J'allois confus & étonné ne sçachant que faire ni que dire, car si j'eusse crié à l'aide, ils se fussent pleins de moi à la Justice, ce que j'aprehendois plus que la mort. De fuir il étoit impossible, non seulement à cause des bourrades, & le méchant traitement que j'avois reçûs, mais pour me voir entouré du Pere, des enfans & autres Parens, qui s'étoient assemblez pour cet effet, dont il y en avoit huit ou neuf armez comme des Saints Georges.

Nous traversons ruës & ruëlles, sans qu'ils sçûssent là où ils alloient ni que je sçussent là où je les menois. Enfin nous arrivâmes à la porte du Soleil, & par une ruë qui en sort, je vis venir un petit galand, marchant sur la pointe du pied, la cape sous le bras un grand pendant à une main,

main, & un oeilhet à l'autre, joüant des bras, tellement qu'il sembloit le cousin germain au Duc Infantado, & faisant mille gestes & contenances, ausquelles je connus aussi-tôt que c'étoit l'Ecuyer mon Maître, qui m'avoit volé mes habits, & sans doute quelque Saint me l'envoya-là, car je n'en avois oublié aucun de toutes les Litanies que je n'eusse invoqué.

Voyant dont l'occasion si belle, je la pris par le poil, & avec une seule pierre je voulus faire deux coups; me vanger de ce Fanfaron, & me délivrer de ces bourreaux. Ainsi je leur dis, Messieurs, prenez garde, car voici venir le Galand qui a diffamé votre maison, & qui vient maintenant de changer d'habit.

Il n'en fallut pas davantage à ces Messieurs aveuglez de colere, sans faire autre discours, me dirent que je le leur montrasse, ce qui ne fut pas si-tôt fait, qu'ils se ruërent sur lui tous ensemble, & le prenant par le collet, le jetterent par tere, lui donnant mille coups de pieds, & autant

tant de coups de poings.

Un des jeunes Freres de la Pucelle, lui voulut passer son épée au travers du corps ; mais son Pere l'en empêcha, & appellant la Justice, lui mirent les osselets aux mains. Comme je vis le jeu mêlé, & que tous étoient occupez, je fendis le vent, & me cachai le mieux que je pûs.

Mon bon Ecuyer m'avoit connu, & s'imaginant que ce fussent quelques-uns de mes Parens qui lui demandoient mes habits, disoit ; laissez-moi, laissez-moi, je payerai deux habits : Mais ils lui fermerent la bouche à coups de poing Moulu, sanglant, & balafré, ils le menerent en prison, je sortis de Madrid reniant le métier, & le premier qui l'avoit inventé.



CHA

CHAPITRE XII.

Lazarille part de Madrid pour retourner en son Pays, & ce qui lui arriva en chemin.

JE voulus me mettre en chemin, mais les forces ne répondoient pas à mon courage; ainsi je m'arrêtai quelques jours à Madrid. Je n'y passai pas mal mon tems car m'aidant de potences, vû que je ne pouvois marcher autrement, je demandai l'aumône de porte en porte, & de Convent en Convent, jusqu'à ce que j'eusse rencontré la force de me mettre en chemin.

Je me hatai d'en partir; parce que j'entendis conter à un Pauvre qui s'épouilloit au Soleil avec d'autres, l'histoire du coffre, ainsi que je l'ai contée; ajoutant que l'homme qui avoit

avoit été mis en Prison, sur la pensée qu'ils avoient que c'étoit celui du coffre avoit prouvé le contraire, parce que quand cela arriva il étoit en sa demeure, personne du quartier ne l'ayant vû tout ce jour-là autrement vêtu qu'avec l'habit qu'on l'avoit pris. Mais qu'avec tout cela on l'avoit neanmoins honteusement chassé & banni de Madrid comme un Vagabond, & que les Parens de la Fille cherchoient un Crocheteur qui avoit ourdi toute cette trâme, avec serment que le premier d'eux qui le trouveroit le tueroit à coups de baton.

J'ouvre les yeux à ce discours, comme celui qui y avoit le principal interêt, & me mis promptement un emplâtre sur l'œil, me razant la barbe comme un Moine, assuré qu'en cette figure la Mere qui m'enfanta ne m'eut pas connu. Je sortis de Madrid en dessein de retourner à Tejares, pour voir si retournant au moule où j'avois été fait la fortune me seroit plus favorable.

Je passai par l'Escurial, édifice qui mar-

marque la grandeur du Monarque qui l'a fait bâtir, car quoi qu'il ne fut pas encore achevé il se pouvoit conter dés lors entre les sept merveilles du monde. On dira, peut-être, que le terroir où il est bâti est fort montagneux & sterile, cependant l'air ne laisse pas d'y être fort temperé & extremement sain, tellement que la chaleur n'offense point en Eté, ni la froideur en Hiver.

A un demie-lieuë de là je rencontrai une compagnie d'Egyptiens, qui faisoient leur demeure dans un Cazal souterain. Quand ils me virent de loin, ils crurent que j'étois quelqu'un des leurs, car mon habillement ne promettoit pas mieux; mais étant plus prés, ils se désabuserent, & se détournerent un peu, parce que selon ce que je pouvois comprendre ils avoient quelque consulte parmi eux.

Ils me dirent que ce n'étoit pas le droit chemin de Salamanque, mais bien de Valladolid. Toutefois comme mes affaires ne me forçoient pas d'aller plûtôt à l'une qu'à l'autre place,

ce,

ce, je leur dis, que puis qu'ainsi étoit, je voulois voir encore cette Ville avant que de retourner en mon Pays.

Un des plus anciens d'entreux me demanda d'où j'étois, & ayant sçû que j'étois de Tejares, me pria à dîner pour l'amour du voisinage des lieux, parce qu'il étoit de Salamanque: j'acceptai l'offre, & pour le dessert, ils me prierent que je leur contasse ma Vie, & mes Avantures. Je le fis, sans me faire prier, avec les paroles les plus courtes & succinctes, que de choses de si longue allée pouvoient permettre.

Quand je vins à parler de la Cuve, & de ce qui m'étoit arrivé dans Madrid chez un Tavernier ils se mirent à rire, principalement un Egyptien & une Egyptienne qui faisoient de plus grands éclats de risée que les autres.

Je commençai à rougir de honte, & l'Egyptien qui étoit de mon Pays me voyant rougir me dit; n'ayes point de honte, mon Frere, car ces Messieurs ne rient pas de ta vie, qui est plus digne d'admiration que de

risée;

ritée; & puisque tu nous l'as contée si au long, il est juste que nous te payons de la même monnoye, nous confiant en prudence, comme tu as fait à la nôtre, & si ces Messieurs me le veulent permettre, je te conterai d'où procede nôtre risée.

Tous lui dirent qu'il le pouvoit faire, puisqu'ils sçavoient bien que sa grande esperience & discretion, ne lui permettroient pas de passer les limites de la raison.

Sçachez donc, poursuivit-il, que ceux qui rient là de si bon cœur, sont la Fille & le galand qui sauterent par la fenêtre, quand le deluge de la Cuve les pensa noyer, ils raconteront eux-mêmes s'ils veulent les conduits par lesquels ils sont venus au present état.

L'Egyptienne flamande demanda licence, captivant la bienveillance des illustres Auditeurs, & avec une voix douce, reposée, & grave, raconta ainsi son histoire.

Le jour que je sortis ou pour mieux dire que je sautai de ma maison de mon Pere, avec le Seigneur Vruez que

que voilà, qui ne me laissera pas mentir, aprés qu'on nous eut pris tous deux tellement qu'il a été dit, on me dit dans une chambre plus obscure que nette, & plus puante que parée, & il fut mis dans un cachot, jusqu'à ce qu'il ce fut fait connoître, & au moyen de ses amis qui financerent, il fut mis en liberté.

Pour moi je demeurai en la garde du Capitaine, qui étant jeune, galand, & moi Fille non pas trop laide, le tenois plus prisonnier de ma beauté, que je ne l'étois de la Justice. A cette cause ma prison me sembloit un jardin rempli de delices. Mes Parens, quoi qu'indignez de ma mauvaise vie, faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour ma liberté, mais en vain, parce que le Capitaine qui m'avoit en garde employoit tous les moyens possibles, afin que je demeurasse en son pouvoir.

Le Seigneur Vruez qui est là present, alloit à l'entour de la Prison, comme un chien couchant, pour voir s'il pourroit parler à moi, ce qu'il fit au moyen d'une Maquerel-

le, qui l'habilla d'une Robe de sa Servante, lui cachant la barbe avec un voile comme s'il eût eu mal aux dents, par quelle démarche il facilitoit les moyens de ma liberté.

On devoit tenir un Bal la même nuit chez le Comte de la Mirandole, où les Egyptiens devoient danser un Ballet. Le Seigneur Canil (car ainsi s'apelle maintenant le Seigneur Vruez) s'accorde avec eux afin qu'ils l'aidassent à effectuer son dessein, ce qu'ils firent si bien qu'au moyen de son industrie, je joüis de la liberté desirée, & de sa compagnie, qui est la meilleure du monde.

Pour ce sujet, je caressai le Capitaine, & lui fis plus de promesses que ceux qui se trouvent en mer en tems d'orage, ce qui l'obligea de me répondre de même, me priant que je lui demandasse ce que je voudrois, que ma bouche seroit la mesure de mes souhaits, pourvû qu'ils ne le privassent de ma presence.

Je le remerciai honnêtement, lui disant que son absence me causeroit la mort, & le voyant disposé à ce

que

que je desirois, je le priai qu'il me fit la grace de me faire voir le Bal qui se devoit faire la nuit suivante. Cela lui sembla très-difficile; cependant pour ne point se dédire de sa parole, & à cause qu'il étoit tout aveuglé de mon amour, il me le promit.

Le premier Commissaire étoit encore amoureux de moi, & avoit commandé aux Gardes & au même Capitaine qu'ils eussent soin de me bien traiter, & de prendre garde qu'on ne me transportât d'un lieu à l'autre.

Afin donc de me mener (incognitò) au Bal, il m'abilla en Page, avec un habit verd couvert de passemens d'or, le manteau de velours de la même couleur, doublé de satin jaune un bonnet avec une plume de heron, & un cordon de Diamans, une fraize avec des pointes de dentelle; le bas de soye jaune, avec des grandes jarretieres, les souliers blancs découpez, l'épée dorée, & le poignard de même.

Nous arrivâmes à la Sale, où il y avoit un grand nombre de Seigneurs & Dames trés-proprement habillez.

Il y avoit aussi plusieurs hommes se couvrans le visage de leurs manteaux, & des Femmes qui se cachoient dans leurs écharpes, ou dans leurs voiles.

Canil étoit vétu à la Valentonne, qui me voyant se mit à côté de moi de maniere que j'étois entre le Capitaine & lui : Le Bal commença, où je vis plusieurs choses que je passerai sous silence comme n'ayant point de raport à ce discours.

Les Egyptiens firent leur Ballet ; sur les figures ou passages, deux se prirent en paroles, de l'une à l'autre, l'on vint aux démentis. Celui qui avoit reçû le dementi, répondit à l'autre avec un grand coup d'épée sur la tête, lui faisant répandre tant de sang qu'il sembloit qu'on eût tué un Bœuf.

Les assistans qui avoient crû jusques-là que ce n'étoit que jeu, commencerent à s'alterer, criant justice, justice. Les Ministres de la Justice se troublerent, tous les assistans mirent la main à l'épée, je tire la mienne comme les autres, & me mis à trembler en la voyant en ma main, de

peur

peur que j'avois de la même épée que je portois.

On prit celui qui avoit fait le coup, & des gens qui étoient là expressément postez, ne manquere point de dire que le Capitaine du guet étoit là auquel on le pouvoit livrer.

Le Commissaire principal l'apelle, pour lui remettre l'homicide chargé. Il m'eut bien voulu mener avec lui, mais de peur qu'on ne me reconnût, il me dit que je me retirasse à un coin qu'il me montra, & que je ne m'éloignasse pas de-là, jusqu'à ce qu'il fut de retour.

Le voyant parti, je pris la main du Sieur Canil qui étoit toûjours à côté de moi, & en deux sauts nous sortîmes à la ruë, où nous trouvâmes un de ces Seigneurs qui nous mena à son quartier.

Quand le blessé, qu'on tenoit déja pour mort connut que nous étions décampez, il se leva, disant; Messieurs, la farce est belle jusques-là, puisque je me porte bien. Ceci n'a été fait que pour divertir la compagnie. Il ôte aussi-tôt un chaperon dans

lequel étoit une vessie de Bœuf pleine de sang qu'il avoit tellement ajustée au dessus d'un casque, qu'à ce coup d'épée tout ce sang s'étoit répandu sans qu'il fut blessé. Ils commencerent tous à rire de la farce, hormis le Capitaine, auquel elle étoit bien fâcheuse.

Il revint au lieu signalé, & ne m'y trouvant point, il commence à me chercher, & demandant à une vieille Egyptienne si elle n'avoit pas vû un Jeune homme avec telles enseignes. Elle qui étoit avertie & instruite du fait, lui dit qu'oüi, & qu'elle lui avoit oüi dire sortant main à main avec un autre; allons nous retirer à Saint Philippe.

Sur cet avis, il s'en alla me chercher à grande hâte, mais en vain, parce qu'il alloit du côté de l'Orient, & nous nous sauvions du côté de l'Occident.

Avant que de sortir de Madrid, nous avions changé mon habit, du quel on me donna plus de deux cens Reales. Je vendis le cordon quatre cens écus; en arrivant ici j'en don-

nai

nai deux cens a ces Messieurs, parce que le Sieur Canil leur avoit promis.

Voilà l'histoire de ma liberté, si le Seigneur Lazare desire quelqu'autre chose, qu'il l'accommode, je le servirai en tout, comme sa gaillarde presence le merite.

Je la remerçiai de sa courtoisie, & partis d'avec eux avec la meilleure civilité qu'il me fut possible.

Le bon Vieillard m'accompagna demie lieuë, je lui demandai en chemin, si tous ceux qui étoient là étoient nez en Egypte. Il me répondit, qu'au Diable l'un qu'il y en avoit dans toute l'Espagne, mais que tous étoient Voleurs, Fripons Moines, ou Nonnains, qui s'étoient échappez des Prisons où des Convents. Mais qu'entre les plus méchans les pires étoient ceux qui sont sortis de leurs Monasteres, changeant la vie speculative en active. Il s'en retourna à son quartier, & moi à cheval sur les Mulets de S. François, je suivis le chemin de Valladolid.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Ce qui arriva à Lazarille dans un Cabaret à une lieuë de Vailladolid.

J'Etois occupé par le chemin à considerer la conversation, les coutûmes, & la vie de ces Egyptiens, & fus fort surpris que la Justice permettroit des Voleurs si manifestes, tout le monde sçachant que leurs negoces & trafic ne sont autre que larcins.

Leurs bandes sont autant d'Eglises d'Apostats, & d'Ecoles de mechancetez. J'admirai particulierement que les Religieux laissassent une vie reposée & tranquille, pour en suivre une autre si penible & si mal-

malheureuse que celle des Egyptiens. Je n'eusse pas crû ce que l'Egyptien m'avoit dit, s'il ne m'eût montré de loin un Egyptien & une Egiptienne qui n'étoient aucunement basanez du Soleil, & qui se divertissoient à chanter des versets de David. Ceux là, dit le bon vieillard, sont Moine & Nonnain, qui depuis environ huit jours sont venus à nôtre Congregation, pour faire profession d'une plus austere vie.

J'arrivai à une Hôtellerie à une lieuë de Vailladolid, à la porte de laquelle je vis assise la vieille de Madrid, avec la fille du coffre dont nous avons déja parlé. Un jeune galand sortit pour les appeller afin qu'elles allassent dîner. Elles ne me reconnurent point, à cause de l'emplâtre que je tenois toûjours sur l'œil pour me déguiser. Mais je connus le galand, c'étoit le Lazare qui étoit sorti du monument, qui m'avoit tant coûré. Je me mis devant eux pour voir s'il me donneroient quelque chose; mais il leur étoit impossible de me donner ce qu'ils avoient à peine

peine pour eux-mêmes.

Le galand qui avoit servi de Maître-d'Hôtel fut si liberal, que tant pour lui que pour sa Maîtresse, & pour la vieille Maquerelle, il avoit fait acommoder un peu de foye de pourceau avec une sausse. J'eusse englouti en moins de deux morceaux tout ce qui étoit au plat. Le pain étoit aussi noir que la nappe, qui sembloit une tunique de Penitent, ou balai de four.

Mange, ma vie, lui disoit ce Seigneur, car c'est viande d'un Prince. La Maquerelle mangeoit, & se taisoit, pour ne perdre du tems, voyant d'ailleurs qu'il n'y avoit pas de quoi tant inviter à manger. Le plat auquel ils mangeoient étoit de terre, qu'ils commencerent à frotter de telle sorte, qu'ils lui ôtoient le vernis.

Le triste & miserable dîner achevé, qui avoit plus irrité leur faim qu'il ne l'avoit appaisée, Monsieur l'amoureux s'excusa sur ce que la taverne étoit mal pourvuë. Voyant qu'il n'y avoit rien là pour moi, je de-

demandai a l'Hôte s'il avoit dequoi dîner. Il me dit, que selon l'argent que j'y voudrois mettre & me voulant donner un peu de fressure, je lui demandai s'ils n'avoit point autre chose.

Il m'offrit un quartier de chevreau, que cet Amoureux n'avoit pas voulu parce qu'il étoit trop cher. Je leur voulus faire une bravade, ainsi je lui dis qu'il me le donnât. Je me mis au pied de leur tâble, où ce fut une chose digne d'admiration, de voir comment je fus regardé. A chaque morceau j'avalois six yeux, parce que ceux de l'Amoureux, de sa Maîtresse, & de la Maquerelle étoient cloüez à ce que je mangeois.

Qu'est-ceci, dit la Demoiselle, ce Pauvre mange tout seul un quar de chevreau, & pour nous trois il n'y a eu qu'une pauvre fricassée ? Le Galant répondit qu'il avoit demandé à l'hôte quelques perdrix, chapons, ou poules, & qu'il lui avoit dit, qu'il n'avoit autre chose à lui donner.

Moi qui étoit instruit du contrai-

re, ne voulus point les dissuader, c'est pourquoi j'allai mon train, & commençai à manger. Le chevreau ressembloit à la pierre d'aimant, & lorsque j'y pensois le moins, je leur trouve tous trois les mains dans mon plat, la petite effrontée prend un morceau, en disant; avec vôtre permission mon Ami, & avant que d'avoir obtenu la licence qu'elle demandoit, elle avoit déja mangé ce qu'elle prenoit. La Vieille repliqua, n'ôtez point le dîner à ce Pauvre homme.

Je ne le lui ôterai point, dit-elle, car je le lui veux trés-bien payer, ce qu'ayant dit, elle commença à manger avec tant de hâte & de rage qu'il sembloit qu'elle n'eût mangé de six jours. La Vieille en prend un morceau pour éprouver le goût qu'il avoit. Le Galand, en disant; ceci leur aggrée tant, qu'il faut qu'il soit bon, pour se remplir la bouche d'une tranche aussi grosse que le poing.

Les voyant ce licentier de cette sorte, je pris tout ce qu'il y avoit au plat, & le mis tout en un morceau

ceau dans ma bouche, lequel fut si grand qu'il ne pouvoit aller avant ni arriere.

Etant en cette posture, deux Cavaliers trés-bien armez entrerent par la porte de la Taverne. Ils descendirent donnant leur Mules à un Valet de pied, & demanderent à l'Hôte, s'il avoit quelque chose à dîner; il leur répondit qu'ils seroient bien traitez, & qu'en attendant ils pouvoient entrer dans cette sale, s'il leur plaisoit.

La Vieille qui au bruit de leur arrivée étoit sortie à la porte, rentre les mains devant le visage faisant plus d'inclinations qu'un Frere Novice. Elle se tournoit de part & d'autre, & dit enfin tout bas le mieux qu'elle pût nous sommes perdus les freres de Claire (c'étoit le nom de la Demoiselle) sont là à la porte.

La jeune fille commence à s'arracher les cheveux, & s'égratiner le visage, se donnant de si grands soufflets, qu'il sembloit qu'elle étoit possedée. Le Galand qui étoit courageux les consoloit, leur disant;

qu'elles ne s'affligeassent point, que là où il étoit ils ne devoient point craindre.

Me trouvant-là ; la bouche pleine de chevreau, quand j'apris que ces mauvais garçons étoient arrivez, je pensai mourir de frayeur, & l'eusse fait ; mais comme mon gosier étoit fermé, l'ame n'ayant point trouvé la porte ouverte, s'en retourna dans son lieu.

Ces deux fiers-à-bras entrerent, & n'eurent pas plûtôt apperçû leur Sœur & la Maquerelle, qu'ils s'écrierent, disant ; les voici, nous les tenons, elles en mourront. A ces cris mon effroi fut tel que je tombai par terre, & du coup que je donnai en tombant, la piece de Chevreau qui m'étrangloit, sortit de ma bouche.

Ils se mirent tous deux aprés ce petit champion, ce qu'ayant apperçû il met l'épée à la main, & marche droit à eux avec un courage extraordinaire, tellement qu'ils en furent étonnez & demeurerent regardans comme des Statues.

Les

Les paroles se gelerent dans leur bouche, & leurs épées dans leurs foureaux; il leur demanda, avec une rodomontade Espagnole, ce qu'ils demandoient, & ce qu'ils cherchoient, & se jette en même-tems sur l'un d'eux, lui ôte l'épée, qu'il lui porte à la gorge, & la sienne aux yeux de l'autre. A chaque mouvement qu'il faisoit de ces épées, ils trembloient comme des feuilles sur l'arbre.

La Vieille & la Sœur qui virent ces deux Rolands si blêmes, & rendus s'approcherent d'eux, & les desarmerent.

L'hôte entra au bruit que nous faisions, car je m'étois déja levé, & en tenois un par la barbe. Ils sembloient aux taureaux contrefaits de mon Pays, que les enfans fuyent au commencement qu'ils les voyent, mais peu à peu ils se rassurent; & connoissant qu'ils ne sont pas si furieux qu'ils le paroissent, en approchent si prés, que toute crainte perduë, ils leur jettent mille vilanies.

De même, voyant que ces Rodomonts n'étoient pas ce qu'ils paroissoient, je m'animai, & les assaillis avec plus de courage que ma frayeur passée n'en sembloit permettre.

Qu'est-ceci ? dit l'hôte, tant de hardiesse dans une maison ? Les femmes, le Chevalier, & moi commençâmes à crier, disans ; que c'étoient des larrons qui nous avoient suivis pour nous voler. L'Hôte qui les vit sans armes & nous victorieux, se tourne du côté des plus forts, disant comment des Larons dans ma maison ? & les ayant pris par le collet il les mit tous deux dans une voute sous terre, sans qu'aucune raison qu'ils alleguassent au contraire leur pût servir.

Leur Valet qui venoit de mettre les Mules dans l'Ecurie, demandant où étoient ses Maîtres, l'Hôte le mit avec eux. Il prend leurs porte-manteaux & leurs hardes & les enferme, nous ôtant les armes comme si s'eussent été siennes.

Il ne nous demanda rien du dîner afin que nous signassions le Procez qu'il

qu'il avoit fait contr'eux ; auquel comme Ministre de l'Inquisition qu'il se disoit être, & Officier de la Justice de ce lieu, il les condamna tous trois aux galeres à perpetuité, & à deux cens coups de foüet autour de la Taverne.

Ils en appellerent à la Chancellerie de Valladolid, où l'Hôte les mena avec trois de ses Valets. Et quand les malheureux crurent être devant les Audienciers, il se trouverent devant les Inquisiteurs ; parceque l'Hôte avoit mis au Procez quelques paroles qu'ils avoient dites contre les Officiers de la Sainte Inquisition crime irremissible.

On les mit dans des cachots, d'où ils ne purent point écrire à leur Pere comme ils le pensoient, ni avertir personne qui leur aidât. Où nous les laissons bien gardez : Pour retourner à nôtre Hôte que nous rencontrâmes en chemin. Il nous dit que les Inquisiteurs lui avoient commandé de faire paroître devant eux les témoins signez au Procez. Neanmoins que comme nôtre ami, il nous

conseilloit de nous cacher.

La Demoiselle lui donna une bague qu'elle avoit au doigt, le priant de faire en sorte que nous ne vinsions point en leur presence, ce qu'il lui promit. Le Larron avoit dit cela pour nous faire prendre la fuite, afin que si l'on eut interrogé les témoins, sa méchanceté ne vint à être découverte.

Ce n'étoit pas la premiere qu'il avoit faite. Quinze jours aprés il se fit un acte public de l'Inquisition à Valladolid, où je vis sortir entre autres Penitens les trois pauvres diables, avec trois mordaces à la bouche, comme blasphêmateurs, qui avoient osé médire des Ministres de la sainte Inquisition, gens aussi saints & parfaits que la Justice qu'ils administrent.

Ils portoient chacun leur Mître & leur Sambenît où leurs méchancetez étoient écrites, & les sentences qui s'en étoient ensuivie.

J'eus un grand regret, de voir ce pauvre diable de valet qui payoit ce qu'il ne devoit pas; pour les autres

je n'en eus pas tant de pitié, parce qu'ils n'en avoient point eu de moi. Ils confirmerent la Sentence de l'hôte, & y ajoutant encore qu'il leur seroit donné trois cens coups de foüet, de sorte qu'ils en eurent cinq cens à bon compte, & furent envoyez aux galeres, où ils passerent leur colere & leurs bravades.

J'ai rencontré assez souvent depuis les deux amies au pré de la Madelaine, sans qu'elles me connussent jamais ni sçussent que je les connusse. Peu de jours aprés je vis la Demoiselle entrer dans un bordel où elle gagnoit de quoi se nourir, elle & un homme qui la maintenoit. La Vieille exerçoit son office dans la même Ville.



CHA-

CHAPITRE XIV.

Lazarille sert d'Ecuyer à sept Femmes ensemble.

J'Arrivai à Valladolid avec six Reales dans ma poche, car chacun qui me voyoit si foible & si pâle, me donnoit l'aumône, d'une main si liberale, & je la recevois d'une autre qui n'étoit pas chiche ; j'allai droit à la Fripperie, où pour quatre Reales j'achetai une longue cape de frise, qui avoit été portée par un Portugais, étant fort rase & decousuë.

J'achetai pour une demi Reale un chapeau haut comme une cheminée & large de bord, & ayant un bâton à la main je me promenois par la place. Ceux qui me virent se mocquoient de moi, chacun disant son mot ;



Lazarille rend visite a un Hermite et comme il se fit Hermite


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

mot ; les uns m'appelloient Philosophe de Taverne, les autres disoient, voilà Saint Pierre en habit de fête. D'autres, hola, Seigneur Ratigno, voulez-vous du suif pour graisser vos bottes ? Il n'en manqua point pour dire que je ressemblois à l'ame d'un Medecin d'Hopital. Je faisois le muët & passois par tout.

Je ne passai gueres de ruës sans rencontrer une femme, qui ayant la main apuyée sur la tête d'un jeune garçon, elle me demanda si je sçavois quelque Ecuyer qui voulut servir. Je lui répondis que je n'en sçavois point d'autre que moi-même, que si je lui agreois, elle pouvoit disposer de moi comme de son Serviteur.

Nous fûmes d'accord dans un moment, elle me promit trois pieces de trois blancs de salaire ordinaire. Je pris possession de mon office en lui donnant le bras, & jettai le bâton dont je n'avois plus besoin, puisque je ne le portois que pour faire voir que j'étois malade, & toucher de compassion ceux qui me voyoient.

Elle renvoya le garçon à la maison

lui commandant de dire à la Servante qu'elle aprêtât le dîner, & mit la nape, afin que tout fut prêt quand elle retourneroit. Elle tracassa plus de deux heures de côté & d'autre. A la premiere visite que nous fimes, elle m'avertit, que quand elle iroit en quelque part, je devois prendre les devans, avant qu'elle fut arrivée, pour demander le Maître ou la Maîtresse de la Maison, où elle avoit dessein d'aller, & leur dire que Madame Pirez (c'étoit le nom de ma Maîtresse) étoit là, qui desiroit de leur baiser les mains.

Elle m'avertit aussi que je ne courusse jamais devant elle, quand elle seroit arrêtée en quelque part. Je lui dis que je sçavois le devoir à quoi un serviteur étoit obligé, & que je tâcherois de m'en acquiter envers elle.

Le desir que j'avois de voir son visage étoit grand, cependant je ne le pouvois parce qu'elle étoit voilée.

Elle me dit aussi qu'elle ne me pouvoit tenir toute seule, mais qu'elle chercheroit quelques unes de ses voisines avec lesquelles je la servirois, &

& que tous ensemble me donneroient mon salaire qu'elle m'avoit promis, & qu'en attendant qu'elle tâcheroit à trouver les autres, elles me donneroit sa part. Elle me demanda si j'avois où me coucher, je lui repondis que non. Vous n'en manquerez pas, repartit-elle, car mon Mari est tailleur, & vous vous acommoderez avec les garçons.

Vous ne pouviez poursuivit-elle, trouver une meilleure commodité dans toute la Ville, car avant qu'il passe trois jours, vous aurez six Maîtresses, chacune desquelles vous donnera un blanc.

Je fus surpris de voir la gravité de cette Couturiere, qu'on diroit la Femme de quelque Seigneur ou du moins de quelque bon Bourgeois. Ce qui me surprit davantage, fut de me voir obligé de servir six Maîtresses pour gagner six pauvres blancs par jour.

Neanmoins je considerai qu'il valloit mieux quelque chose que rien, & que ce n'étoit pas un métier penible, que je fuyois comme le diable, car j'ai toûjours mieux aimé manger des

choux & de l'ail, sans travailler, que desChapons&Perdrix en travaillant.

En arrivant à sa maison elle me donna son manteau, & ses chapins pour les donner à sa Servante. Je vis ce que je desirois, elle ne me sembla pas laide, étant gaillarde, brunette & de bonne taille. Ce qui me sembla seulement de mauvaise grace, fut le fard, qui lui faisoit reluire le visage comme le vernis d'un plat, ou d'une écuelle de terre.

Elle me donna son blanc, disant; que je l'allasse trouver deux fois par jour, l'une à huit heure du matin, & l'autre à trois du soir, pour voir si elle voudroit sortir.

Je m'en allai chez un Paticier, & avec un paté d'un sol, je dépêchai mon salaire. Je passai le reste du jour assez pauvrement, parceque j'avois déja achevé les aumônes qu'on m'avoit fait en chemin, & je n'osois plus demander, car si ma Maîtresse l'eût sçû, elle m'eût mangé.

Je retournai sur les trois heures à sa maison, elle me dit qu'elle ne vouloit point sortir, mais qu'elle m'a-

ver-

vertiſſoit que dorenavant elle ne me payeroit que les jours qu'elle ſortiroit, & que ſi elle ne ſortoit qu'une fois, elle ne me donneroit que la moitié de ce qu'elle m'avoit promis. Elle me dit de plus, que puis qu'elle me fourniroit de lit, je devois la preferer aux autres, & m'appeller ſon Valet. Le lit étoit tel, qu'il meritoit bien cela, & davantage.

Elle me fit dormir avec les aprentifs, au-deſſus d'une grande table, ſans aucune autre choſe, qu'une méchante couverte raze.

Je paſſe deux jours avec la miſere que je pouvois acheter pour quatre deniers. Au bout deſquels une Femme d'un Tanneur entra dans la Confrairie, & marchanda plus d'une heure les autres quatre qu'elle me devoit donner. Enfin en cinq jours j'eus ſept Maîtreſſes, & ſix ou ſept blancs de ſalaire.

Je commençai alors à manger ſplendidement, bûvant non pas du plus méchant quoique non pas du plus cher, pour ne pas plus étendre les jambes que la couverture.

Les cinq autres Maîtresses étoient une Veuve d'un Records de Sergeant ; une Femme d'un Jardinier, une qui se disoit Cousine d'un Carme déchaussé, femme jeune & belle; & une Tripiere, qui étoit celle, que j'aimai le mieux, parce que quand elle me donnoit mon blanc, elle y ajoûtoit toûjours quelque morceau de ventre, & avant que de sortir de sa maison, j'avois toûjours avalé trois ou quatre écuelles de potage: avec quoi je menois une telle vie, que je prie Dieu, qu'il ne me la donne jamais pire.

La derniere étoit une Dévote: avec celle-ci j'avois plus d'affaires qu'avec toutes les autres, parce qu'elle ne faisoit jamais que visiter ses bons amis, avec lesquels elle étoit toûjours seule, & non pas toûjours en contemplation, car elle aimoit la vie active, & le mouvement perpetuel.

Sa maison sembloit une ruche d'abeilles: les uns entroient, les autres sortoient, & tous y portoient les poches pleines. Et afin que je fusse fidelle Secretaire, ils me donnoient toû-

jous quelques bons morceaux.

De ma vie, je ne vis plus grande hypocrite que celle-là ; quand elle alloit par les ruës, elle ne levoit jamais les yeux de la terre, & le chapelet ne lui tomboit jamais de la main, & elle le disoit toûjours par les ruës. Toutes celles qui la connoissoient, & la voyoient, la prioient de vouloir prier Dieu pour elles, puisque ses Oraisons ne pouvoient être qu'exaucées. Elle leur répondit, qu'elle étoit une grande-pécheresse, & ne mentoit pas, car elle trompoit même avec la verité.

Chacune de mes Maîtresses avoit son heure assignée, & quand l'une me disoit qu'elle ne vouloit point sortir, je m'en allai chez l'autre, jusqu'à ce que j'avois achevé ma tâche.

Elles m'assignoient le tems auquel je les devois aller retrouver, & tout cela sans faute, parceque si par mes pechez je venois à tarder un peu, la Maîtresse me disoit pis que pendre devant tous ceux qui étoient chez elle, ou chez ceux qu'elle visitoit, & me menaçoit que si je conti-

nuoient en ma nonchalance, elle chercheroit un autre Ecuyer, plus diligent, plus soigneux, & plus exact.

Qui les entendoit crier & menacer avec tant d'orgueil auroit crû sans doute qu'elles me donnoient tous les jours deux Reales & trente Ducats de gage par an.

Quand elles alloient par les ruës, elles sembloient des femmes du President de Castile ou pour le moins d'un Audiencier de la Chancellerie.

Il arriva un jour que la cousine de Carme, & la Veuve du Records se rencontrerent dans l'Eglise, & voulant s'en retourner chez elles toutes deux dans un même tems, il y eut un si grand debat entr'elles, chacune voulant que je la recond[illegible] miere . [illegible] conduitte la premiere [illegible] qu'il sembloit que nous fussions dans un four. Elles me tirassoient l'un d'un côté, l'autre de l'autre, avec tant de rage, qu'elles me dechirerent la cape. Je demeurai presque nud, parce que je n'avois sous elle qu'un méchant drapeau de chemise, qui sembloit le filet d'un Pêcheur.

Ceux

Ceux qui voyoient ma cher qui paroissoit au travers de la chemise rompuë rioient à pleine bouche. L'Eglise ressembloit une Taverne, les uns se mocquoient du pauvre Lazarille, les autres écoutoient les deux Dames qui déterroient leurs ayeuls.

L'empressement que j'eus de recueillir les pieces de ma cape, empêcha que je ne pûs écouter ce qu'elles se disoient. Seulement j'oüis dire à la Veuve, d'où vient tant d'orgueil à cette Coquine ? hier servante de cruche, & aujourd'hui robbe de taffetas.

L'autre répondit, elle la porte de burat, la carogne, gagnée avec un grand merci, & si j'étois hier servante de cruche, & elle l'est aujourd'hui de pot. Les assistans les separerent, car elles avoient déja commençé à se prendre au poil.

J'achevai de receuillir des pieces de mon pauvre manteau, & demandant des épingles à une Devote qui se trouva là, je l'accommodai le mieux que je pûs.

Je les laissai qu'elles se courrouçoient encore, & m'en allai à la maison de la Couturiere, qui m'avoit commandé que je l'allasse conduire sur les onze heures, parce qu'elle devoit aller dîner chez quelqu'une de ses amies.

Quand elle me vit si mal ajusté, elle commença à crier, me disant. Pensez vous gagner mon argent & me venir accompagner comme un gueux ? avec moins de ce que je vous donne, je pourrois avoir un autre Ecuyer, avec les chausses à bas attaché, braguette, cape, & toque, & vous ne faites qu'ivrogner de ce que je vous donne.

Qu'elle ivrognerie, disois-je en moi-même, avec six ou sept blancs tout au plus que je gagne par jour, en passant plusieurs que mes Maîtresses ne sortent point pour ne me pas payer un blanc. Elle me fit faufiler les pieces de mon manteau, & avec la hâte qu'elle avoit, on mit en haut celles qui devoient être en bas, & en cette maniere je l'allai conduire.

CHA-


Biblioteca Nazionale
NAPOLI



Lazarille foüeté par des femmes

CHAPITRE XV.

Ce qui arriva à Lazarille en un Banquet.

NOus allions à pas de Moine invité, parce que la Dame craignoit, qu'il n'y eut pas assez de quoi pour elle. Nous arrivâmes à la maison de son amie, où il y avoit d'autres femmes qui étoient priées. Elles demanderent à ma Maîtresse, si j'étois capable de garder la porte qui leur dit qu'oüi. Demeurez dont là mon ami, me dirent-elles, vous tirerez aujourd'hui le ventre du heron.

Plusieurs jeunes hommes y vinrent, tirant chacun de leur poche, l'un une perdrix, l'autre une poule, un troisiéme un lapin, un autre un cou-

couple de ramiers, celui-ci un peu de mouton, celui-là une piece de bœuf, il n'en manqua point qui ne portasse du boudin, & de la saucisse, un tel porta un pâté d'un Real enveloppé dans un mouchoir.

Ils donnerent tout au Cuisinier, & alloient se rejouïr en attendant, avec les Dames. Il ne m'est pas permis de dire ce qui se passa là, c'est au Lecteur à se l'imaginer. Cette comedie achevée le dîner vint. Les Dames mangerent les (Kyriez) & les Galands burent (l'Ite Missa est.) Rien ne demeuroit sur la table qu'elles ne missent dans leurs poches, l'enveloppant dans leurs mouchoirs. Les galands tirent le dernier mets des leurs. Les uns des pommes, les autres du fromage, ceux-ci des olives, ceux-là demi livre de confitures.

Cette mode de tenir le dîner si prés de soi me plût fort, & je resolus de faire trois ou quatre poches aux premieres choses que Dieu me donneroit, dont l'une seroit de bon cuir bien cousu pour y mettre du bouillon.

lon. Car si ces Chevaliers qui étoient si riches & des principaux, l'avoient aporté crû dans leurs poches, & les Dames les remportoient tout cuit dans les leurs ; moi, qui n'étoit qu'un Ecuyer de Graces, le pouvoit faire à la plus juste titre.

Je m'en allai ensuite dîner avec les Valets, mais au Diable autre chose, qu'il y avoit que de la soupe, encore fus-je bien étonné que ces Dames ne l'eussent mise dans leurs manches.

A peine avions nous commencé que nous entendîmes un grand bruit dans la sale où étoient nos Maîtresses. Elles disputoient sur la qualité de leurs parens, & de leurs Maris, & laissant à part les paroles ; vinrent aux mains. Elles se donnoient des coups de poing, des soufflets, & des coups de pied, se déchiroient les cheveux, & se donnoient des gourmades, qu'elles ressembloient aux enfans de Village quand ils vont en procession.

Le bruit commença à ce que je pûs entendre, parceque quelques-uns

uns d'eux ne vouloient rien payer ni donner à ces Dames, leur disant ; qu'il suffisoit de ce qu'elles avoient mangé.

Il arriva que la Justice passoit par la ruë, & ayant entendu le bruit frapa à la porte, commandant d'ouvrir. Ceux de la maison n'eurent pas plûtôt aperçû la Justice, qu'ils fuirent tous, les uns deçà, les autres delà, laissans manteaux, épées, chapins, & robes. De maniere que tout disparût, chacun se cachant le mieux qu'il pût. Moi qui n'avoit aucune occasion de m'enfuir ; & comme j'étois portier ; j'ouvris, afin qu'on ne m'imposât, que je faisois resistance à la Justice.

Le premier Records qui entra me prit par le collet, disant ; que je me rendisse prisonnier. Aprés m'avoir pris, ils fermerent la porte, & se mirent à chercher ceux qui avoient fait le bruit. Ils ne laisserent, chambre, cabinet, bouge, cave, grenier, ni privé, qu'ils cherchassent. N'ayant trouvé personne, ils m'oüirent ; je confesse tout, depuis le commencement

ment juſqu'a la fin, & que ceux de la compagnie avoient fait.

Ils furent ſupris de ne trouver aucun de tant de monde qu'il y eut & j'en fus moi-même étonné, y ayant douze hommes & ſix femmes, Et avec ma ſimplicité, je leur, dis; que je croyois abſolument que ceux qui avoient mené ce bruit étoient des Lutins.

Ils ſe mocquerent de moi, & le Commiſſaire demanda à ceux qui avoient deſcendu dans la cave, s'ils avoient bien regardé par tout. Ils repondirent qu'oüi, cependant non content de cela il fit allumer un flambeau, & entrans tous enſemble par la porte de la cave, ils virent rouler une cuve. Les Records épouvantez ſe mirent en fuite, diſant; cet homme à ma foi dit vrai, il n'y a ici que des eſprits.

Le Commiſſaire qui étoit le plus fin les arrête, diſant; qu'il ne craignoit pas le Diable; & s'en allant à la cuve, & l'ouvrant, y trouve un homme & une femme, fait arrêter, & donne en garde aux Records.

On

On passe outre à chercher les autres, le Commissaire découvre un vaisseau de terre plein d'huile; dans lequel il trouve un homme vêtu, l'huile lui venoit jusqu'à l'estomach. Au même-tems qu'on le découvrir, il voulut sauter dehors, mais il ne pût le faire facilement que le vaisseau ne tomba par terre, l'huile rejalit jusqu'aux chapeaux des Ministres de la Justice, & les tâcha sans aucun respect. Ils renioient leur métier, & la putain qui le leur avoit appris.

Cet homme huilé qui voyoit qu'aucun ne couroit à lui au contraire que tous le fuyoient comme un pestiferé, se mit à fuir. Le Commissaire crioit, prenez-le; mais il avoit beau crier, chacun lui faisoit place. Il se sauva par une fausse porte, dégoutant & laissant aprés lui une grande trace d'huile. De celle qu'il tira de ses habits, il fit brûler plus d'un mois la lampe de Nôtre-Dame des Angoisses.

La Justice demeura baignée en huile, maudissant ceux qui les avoient

menez là, & moi aussi, parce qu'ils me disoient que j'étois le Maquereau & que comme tel ils me vouloient couvrir de plumes. Ils sortirent comme bignets de la poile, laissant une longue trace par tout où il alloient. Ils se facherent tant, qu'il jurerent Dieu, & tous les quatre Saints Evangelistes, qu'ils fairoient pendre tous ceux qu'ils y trouveroient. Nous qui étions prisonniers tremblions tous.

Ils furent chercher les autres là où on tenoit la farine. On en repandit un sac de dessus la porte, qui aveugla tous ceux qui étoient entrez. Ils s'écrioient, en disant. Comment, résistance à la Justice! S'ils vouloient ouvrir les yeux, en même tems ils étoient remplis d'eau & de farine. Ceux qui nous tenoient: nous laisserent aller pour secourir le Commissaire qui crioit comme un fol.

A peine furent-ils entrez qu'on leur ferma les yeux comme aux autres; ils alloient comme des poules aveuglées, & se rencontrant les uns les autres, se donnoient de si grands coups qu'ils se rompoient

les dents dans la gueule.

Comme nous les vîmes dans ce desordre, nous chargeames sur eux tous ensemble, & eux-mêmes se chargerent encore l'un l'autre, jusqu'à ce que n'en pouvant plus, ils se laisserent tomber à terre, où les coups de poing & de pieds pleuvoient & grêloient incessamment sur eux. Ils ne disoient, ni ne se remuoient non plus que s'ils eussent été morts; & si quelqu'un ouvroit tant soit peu la bouche pour crier, elle étoit aussi-tôt remplie de farine.

Nous leurs attachâmes pieds & mains, & les traînâmes comme des Pourceaux, puis les jettâmes dans la cave, & de là dans l'huile comme des Poissons à frire. Ils se vautroient comme des Cochons dans un bourbier. Nous fermâmes les portes, chacun s'en allant chez lui.

Le Maitre de cette maison, qui étoit allé à la campagne, revint, & trouvant les portes fermées, & que personne ne lui répondoit, (car la Niece à qui il avoit confié sa maison, & qui avoit permis d'y faire le

festin

festin, craignant son Oncle, s'étoit enfuite avec nous chez son Pere) il fit ôter les serrures des portes, & quand il vît sa maison semée de farine & ointe d'huile, il se mit en telle colere qu'il crioit comme un enragé. Il fut à la cave où il trouva son huile repanduë, & la Justice qui n'ageoit dedans. Et avec la rage qu'il avoit de voir perdre son bien, il donna tant de coups de bâton au Commissaire, & à ses Records, qu'il les laissa demi morts.

Il appelle ses Voisins, & tous ensemble les mirent à la ruë, où les enfans leur jetterent mille incommoditez & saletez. Ils étoient si enfarinez que personne ne les connoissoit. Quand ils retournerent en eux-mêmes, & qu'ils se trouverent libres en pleine ruë, ils se mirent à fuir. Alors pouvoit-on bien dire. Arrêtez la Justice qui s'enfuit. Ils laisserent leurs manteaux, épées, & dagues sans les oser jamais aller chercher, de peur qu'on ne sçût comment ils les avoient perduës.

Le Maître de cette maison les

retire toutes, pour se recompenser du dommage qu'il avoit reçû. Quand je sortis pour m'en aller, je rencontrai une cape qui n'étoit point méchante, je laissai la mienne, & pris celle-là, rendant graces à Dieu de ce que j'étois sorti de cette journée avec profit; chose bien nouvelle pour moi, qui avois toûjours les mains à la tête.

Je m'en allai chez la Couturiere, où je trouvai la maison sans dessus dessous, & son Mari qui la caressoit à coups de bâton, parce qu'elle étoit venuë toute seule sans manteau, sans échapins, courant par la ruë avec plus de cent enfans aprés elle.

J'arrivai à bonne heure, parce qu'aussi tôt que le Couturier me vit, il laissa sa Femme, & se rua sur moi, & me donnant un coup de poing, avec lequel il acheva de m'ôter les dents qui me restoient. Il me donna ensuite dix ou douze coups de pied, qui me firent vomir ce peu que j'avois mangé.

Comment? disoit-il, Veillaque, maquerau, n'avez-vous point de honte

honte de venir dans ma maison? Vous payerez ici celles de l'année passée; & de la presente. Il appelle ses Valets, & prenant une couverte, ils me bernerent avec tant de plaisir, que j'y avois du regret. Ils me laisserent pour mort, & me mirent sur une table.

Il étoit déja nuit avant que je revinsse à moi-même, & comme je me voulus tourner, je tombai à terre & me rompis un bras. Le jour venu je me retirai peu aprés à la porte d'une Eglise, où d'une voix douloureuse je demandai l'aumône à ceux qui y entroient.



moi, ayant la barbe blanche, un bâton & un Chapelet à la main, au bout duquel pendoit une tête de mort aussi grande que celle d'un lapin.

Comme le bon Pere me vit si affligé, il commença à me consoler me demandant d'où j'étois, & quels excez m'avoient reduits en ces termes Je lui fis de long discours de mes ameres peregrinations avec peu de paroles. Il resta tout étonné, & étant touché de compassion, il me pria de venir dans son Hermitage.

J'acceptai le parti, & nous arrivâmes non sans beaucoup de peine le mieux que je pus jusqu'à son Oratoire, qui étoit dans une Roche à une lieuë de là. Il y avoit une chambre tout contre, avec un lit ; il y avoit aussi une cîterne d'eau fraiche, de laquelle s'arrousoit un petit jardin plus précieux que grand. Il y a vingt ans dit le bon Vieillard, que je vis ici hors du tumulte & inquiétude du monde. C'est ici mon Frere le paradis Terrestre, où je contemple les choses Divines & humaines

nes. Je jeûne quand je suis saoul, & mange lors que j'ai faim. Ici je veille quand je ne puis dormir & dors quand le sommeil m'y convie. Ici je suis en solitude quand je n'ai point de compagnie, & suis accompagné quand je ne suis point seul. J'y chante quand je suis joyeux, & pleure quand je suis triste. J'y travaille quand je ne suis point oisif, & suis oisif quand je ne travaille point. Ici je medite ma mauvaise vie passée, & contemple la bonne presente. Enfin c'est là où toutes choses s'ignorent, & la même où toutes se sçavent.

Je me réjoüissois dans mon ame, d'entendre parler de cet Hermite, & pour en augmenter le plaisir, je le priai de me raconter la vie des Hermites, qui me sembloit à mon avis la meilleure de toutes. Comment la meilleure, répondit-il, elle est tellement meilleure, qu'il n'y a que celui qui l'a goutée qui la sçache. Mais l'heure ne nous permet pas d'en discourir davantage, parce que celle du dîner s'approche.

Je le priai de me penser mon bras

qui me faisoit grand mal. Il le fit avec tant de facilité, que dés l'heure la douleur cessa. Nous mangeâmes comme des Rois, & bûmes comme des Templiers. Le repas achevé nous allâmes passer l'aprés dînée à l'Espagnolle, c'est-à-dire, en dormant. Au milieu du repos, mon bon Hermite commença à s'écrier, je me meurs, je me meurs.

Je me levé, & le trouvai qu'il expiroit. Je lui demandai s'il se mourroit, il me répondit, oüi, oüi, & repetant ce mot, il defaillit dans une heure. Je me vis affligé considerant que si cet homme venoit à mourir sans témoins, on pourroit dire que je l'aurois tué, & que cela me pourroit couter la vie, que j'avois conservée jusqu'alors avec tant de miserables travaux, & pour cela il n'étoit pas besoin de grands témoignages, parce que ma mine montroit assez que j'étois plûtôt un voleur de grands chemins, qu'un homme de bien.

Je sortis donc promptement de l'Hermitage pour voir s'il ne paroî-

troit perfonne pour être témoin de cette mort & regardant de tous côtez, je vis un troupeau de montons prés-de là. J'y courus promptement, quoi qu'avec grande peine, à caufe des gourmades du Couturier.

J'y trouvai fix ou fept Bergers, & quatre ou cinq Bergeres, qui paffoient la chaleur du jour à l'ombre des faules qui couvroient une claire fontaine. Ils joüoient de leurs Mufettes, & elles chantoient : les uns danfoient au fon des rebecs, les autres avec des caftaignettes. Celui-ci en tenoit une par la main, celui-là dormoit au giron de l'autre. Finalement ils pafferent fort agréablement la chaleur de l'aprés dînée. J'arrivai auprés d'eux tout épouvanté, les priant de venir promptement avec moi parce que l'Hermite fe mourroit.

Quelques-uns d'eux y furent avec moi, & les autres demeurerent pour garder le troupeau. Ils entrerent en l'Hermitage, & demanderent au bon Hermite s'il vouloit mourir ; il dit qu'oüi, & mentoit car

car il ne le vouloit pas, mais il y étoit contraint contre sa volonté.

Comme je vis qu'il perseveroit toûjours à dire oüi, je lui demandai s'il desiroit que ces Pasteurs fussent les Notaires & executeurs de son Testament. Il répondit, oüi. Je lui demandai encore, s'il me laissoit son unique & legitime heritier. Il dit, oüi; je poursuivis, s'il ne confessoit pas que ce qu'il possedoit, & ce qu'il pouvoit posseder de droit, il me le devoit, pour les agréables services, & plaisirs qu'il avoit reçû de moi. Il dit encore, oüi. La j'eusse souhaité que ç'eût été le dernier accent de sa vie; mais comme je vis qu'il lui restoit encore quelque peu d'haléine, afin qu'il ne l'employât à mon desavantage, je poursuivis mes demandes, faisant cependant qu'un de ces Pasteurs écrivit tout ce qu'il disoit; ce qu'il fit sur une muraille avec du charbon, parce qu'il n'avoit ni écritoire ni plume. Je lui dis s'il vouloit que ce Pasteur signât pour lui ce qu'il avoit dit, puis qu'il ne le pouvoit faire lui-même, & il mou-

mourut en disant toujours oüi, oüi.

Nous donnâmes ordre pour l'ensevelir, faisant une sepulture, dans son jardin, le tout à la hâte, parce que j'avois peür qu'il recuscitât. Je priai les Pasteurs à goûter, mais ils me remercierent à cause que c'étoit l'heure qu'ils devoient repaître leurs troupeaux. Ils s'en allerent donc, aprés m'avoir témoigné le regret qu'ils avoient de ma douleur.

Je fermai la porte de l'Hermitage, & regardant par tout, je trouvai un grand vaisseau de bon vin, & un autre d'huile ; deux cruches de miel, deux cochons, force chair salées, & quelques fruits secs

Tout cecy me plaisoit extrémement : mais ce n'étoit pas encore ce que je cherchois. Je trouvé ses coffres pleins de linge, & au coin d'un, un habillement de Femme. Cela me rendit tout surpris, & plus encore de voir qu'un homme, aussi prévoyant fut sans argent. J'eus l'intention d'aller à sa sepulture, lui demander ce qu'il en avoit fait. Mais il me sembla qu'aprés le lui avoir deman-

dé,

dé, il me répondit ; Ignorant, pensés-tu qu'etant dans un lieu desert sujet aux voleurs & brigands, je le dûsse tenir dans un coffre, en danger de perdre ce que j'aimois plus que ma vie ?

Cette inspiration, comme si je l'eusse veritablement reçûë de sa bouche, me fit chercher par tous les coins, & n'y trouvant rien, je considerois si j'avois à cacher de l'argent en ce lieu, où est ce que je le cacherois, afin qu'aucun ne le trouvât, & dis en moi-même, que ce seroit en cet Autel. Je m'en aproche & ôtant le devant de l'Autel, qui étoit de terre cuite au soleil, je vis alors une petite fente de la grandeur d'une Reale ; le sang commença à me boüillir, & le cœur à palpiter.

Je pris une bêche, & en moins de deux coups je jettai la moitié de l'Autel par terre, & découvris les Reliques qui y étoient ensevelies. Je trouvai un pot tout plein d'argent, que je contai, & trouvai qu'il y avoit six cens Reales.

Le contentement d'avoir trouvé

cet argent fût si grand, que j'en pensai mourir de joye. Je le tire de l'Autel, & fis un creux hors de l'Hermitage où je l'enterrai, afin que si l'on me vouloit tirer delà, je trouvasse dehors ce que j'aimois le mieux.

Cela fait je pris l'habit du defunt Hermite, & m'en allai dans la Ville avertir le Prieur de la Confrairie, de ce qui s'étoit passé, n'oubliant pas à racommoder l'Autel comme il étoit auparavant.

J'y trouvai assemblez tous les Confreres d'où dependoit cet Hermitage, qui étoit de l'invocation de Saint Lazare, d'où je conjecturai un bon augure pour moi.

Comme les Confreres me vinrent déja chenu, & l'aspect venerable, qui est-ce qui importe le plus en telles charges; encore qu'ils fissent quelque difficulté sur ce que je n'avois point de barbe, car comme il n'y avoit pas long-tems que je me l'étois rasée, elle n'étoit pas encore revenuë; ce nonobstant voyant par le rapport des Bergers que le defunt m'avoit fait son heritier, ils me don-

nerent la provision de la Chapelle.

Je me souvins, à propos de barbe, d'une chose que me dit autrefois un Moine, qu'en sa Religion ni aux autres plus reformée, ils ne faisoient Superieur aucun qui ne fut bien barbu ; tellement qu'il arrivoit souvent, qu'on en excluoit les plus capables à faute de barbe, & qu'on en élisoit d'autres moins habiles, pourvû qu'ils eussent de la laine ; comme si le bon gouvernement dependoit du poil, & non de l'entendement meur & solitude.

Ils m'admonererent, de vivre avec le bon exemple & reputation que mon predecesseur avoit acquise, étant tel que tous le tenoient pour Saint. Je leurs promis de vivre comme un Hercule.

Ils m'avertirent que je ne demandasse point l'aumône que les Mardis & les Samedis, parce que si je la demandois les autres jours, les Freres Mandiens me chatieroient.

Je leur promis de faire tout ce qu'ils m'ordonneroient, & leur dis particulierement que je n'avois

point d'envie de me mêler avec eux parce que j'avois éprouvé déja en partie ce qu'ils sçavoient faire.

Je commençai à demander l'aumône par les portes, avec un ton bas, humble & devot, comme je l'avois apris à l'Ecole de l'Aveugle. Je faisois cela, non par necessité; mais parce que c'est l'usage & la coutume des Mendians, qui tant plus ils ont, tant plus ils demandent & avec plus de plaisir.

Ceux qui m'entendirent demander pour la lumiere de Saint Lazare ne connoissant point la voix, sortirent aux portes pour me voir, & s'étonnans de voir un autre, ils me demanderent où étoit le Pere Anselme, (car ainsi se nommoit le bon Hermite defunt) je leur répondis, qu'il étoit mort.

Les uns disoient; Dieu lui fasse paix, il étoit si bon. Les autres, son ame joüit maintenant de l'éternelle felicité. Ceux-ci beni soit celui qui menoit une telle vie, en six ans il ne mangea chose qui fut chaude. Ceux-là disoient, qu'il se passoit

avec

avec du pain & de l'eau. Quelques petites étourdies sottement pieuses, se mettoient à genoux invoquant le Pere Anselme.

L'une d'elles me demanda ce que j'avois fait de son habit. Je lui dis que c'étoit celui-là même que je portois. Elle tire ses ciseaux, & sans dire ce qu'elle vouloit faire commence d'en couper une piece du premier bout qu'elle rencontra, disant ? Ne vous étonnez pas mon Frere, si je veux avoir des Reliques de ce Bienheureux, je vous payerai le dommage que j'ai fait à vôtre habit

Ha ! disoient quelques unes, sans doute on le Cannonisera avant qu'il soit six mois, car il a déja fait plusieurs Miracles. Tant de gens accouroient pour voir son Sepulchre. que l'Hermitage en étoit toûjours plein, tellement qu'il fut necessaire de le tirer de là pour le mettre au dessous d'un petit couvert qui étoit au devant de l'Hermitage. Dés lors je ne demandai plus pour la lumiere de Saint Lazare, mais pour celle du Bien-heureux Anselme.

Je n'ai jamais pû entendre ce moyen de demander l'aumône pour éclairer les Saints, qui sont eux-mêmes lumieres. Mais je ne veux pas toucher cette corde qui sonneroit mal. Je ne me souciois nullemens d'aller à la Ville, parce que j'avois tout ce que je voulois en l'Hermitage. Mais afin qu'on ne dit que j'étois assez riche, & que pour cela je ne demandois point l'aumône, j'y fus le jour ensuivant, où m'advint ce qu'on verra au Chapitre qui suit.



CHA-

CHAPITRE XVII.

Lazarille se veut marier pour la seconde fois.

NOus voyons souvent plusieurs hommes s'élever de la poussiere de la terre, sans sçavoir comment ils se trouvent si riches, honorez, estimez, & craints d'un chacun. Si on demande, cet homme est-il sage, discret, ou a-t-il quelques grandes perfections ? On vous dira que non. D'où lui est donc venu tant de bien ? On vous repondra, de la fortune.

D'autres au contraire, qui sont discrets, sages & prudens, pleins de perfections, & capables de gouverver un Royaume, se voyent abbatus, rebutez, pauvres, & faits le mépris du

du monde. Si vous en demandez la cause, on vous dira, que le malheur les poursuit.

C'est aussi, comme je crois, & le même malheur qui me poursuit, & qui voulut laisser en moi un exemple au monde de ce qu'il peut. Car depuis qu'il est fait, il n'y a point eu d'homme si combatu de sa mauvaise fortune.

Comme j'allois un jour mendiant par la ruë, demandant pour la lumiere de Saint Lazare, car par la Ville, je n'osois pas demander pour le Bien-heureux Anselme; ceci n'étoit que pour les sottes qui venoient faire toucher leurs Chapelets à son Sepulchre, où selon leur dire, se faisoient plusieurs Miracles. Je fus à une porte, & demandant comme aux autres, j'oüis qu'on me disoit de dessus un degré, Pere pourquoi ne montez-vous pas? montez, montez qu'elle nouveauté est celle-cy? Je montai, & au milieu du degré qui étoit un peu obscur, je trouvai des Femmes dont les unes se pendoient à mon col, les autres me prenoient

les

les mains, & me demandoient la cause pourquoi elles ne m'avoient vû depuis huit jours.

Quand nous eûmes achevé de monter les degrez, & qu'elles me virent au visage à la clarté des fenêtres, elles demeurerent toutes ébahies, se regardant l'une l'autre sans parler non plus que des statuës, & elles se mirent tellement à rire qu'il sembloit qu'elles l'ûssent pris à tâche.

Le premier qui parla fut un petit enfant, disant; celui-ci n'est pas mon Papa. Aprés que ces grands éclats de risée furent un peu appaisez, les Femmes qui étoient quatre, me demanderent pour qui je demandois l'aumône. Je répondis que c'étoit pour S. Lazare. Et comment demandez-vous, dirent-elles, le Pere Anselme n'est-il pas bien? Bien répondis-je, rien ne lui fait mal, car il y a aujourd'hui huit jours qu'il mourut.

Quand elles oüirent cela elles se mirent si fort à pleurer, que si la risée avoit été grande auparavant, les pleurs furent encore plus grands. Celles-ci pleuroient; celles-là s'arra-

choient les cheveux, & tous ensemble faisoient une musique si discordante, qu'elles sembloient des Nonnains enrumées.

L'une disoit, que ferai-je malheureuse sans mari, sans apui, sans conseil ? Où irai-je ; qui m'assistera ? ô amere nouvelle ! qu'elle infortune est celle-ci ?

L'autre, commença ses plaintes de cette façon ; O mon Gendre, & mon Maître, comment nous as tu laissez, sans te départir de nous ? ô mes petits Neveux, orfelins, & desolez, où est maintenant vôtre bon Pere !

Les enfans haussoient le dessus de cette musique mal concertée. Tous pleuroient tous crioient, tous en étoient en plaintes & lamentations

Quand les eaux de ce grand déluge eurent un peu cessé, elles s'informerent à moi comment, & dequoi il étoit mort. Je le leur contai, & le Testament qu'il avoit fait, me laissant pour son legitime heritier.

Là fut le pis du tout, les larmes se tournerent en fureurs, les pleurs en blasphêmes, & les plaintes en menaces.

ces.

ces. Vous êtes le meurtrier qui l'avez tué pour voler son bien, disoit la plus jeune, mais vous ne vous en rirez pas; car cét homme étoit mon Mari, & ces trois petits Enfans sont ses Fils; si vous ne nous donnez son bien; nous vous ferons pendre; & si la Justice ne le fait, il y a des épées & dès poignards pour vous ôter mille vies, si vous en aviez autant.

Je leur dis comment j'avois de bons témoins, devant lesquels il avoit fait son Testament. Tout cela, direntelles, sont tromperies & faussetez, car le jour que vous dites qu'il mourut, il fut ici, & dit qu'il n'avoit aucune compagnie.

Comme je vis que le Testament ne s'étoit point fait par acte de Notaire, & que ces Femmes me menaçoient avec la malheureuse experience que j'avois faite de procez, & de la Justice, je resolus de leur parler doucement, pour voir si je pourrois conserver par la douceur, ce que je sçavois bien que je perdrois par la Justice; joint que les larmes de la nouvelle Veuve, avoient penetré jusques dans

mon

mon cœur. Ainsi je leur dis, qu'elles s'apaisassent, & qu'elles ne perdroient rien avec moi, & que si j'avois accepté l'heredité, sçavoit été sur la croyance que j'avois que le défunt n'étoit point marié, n'ayant jamais oüi dire que les Hermites se mariassent.

Ayant abandonné toute tristesse & melancolie, ils recommencerent à rire, disant; qu'il paroissoit bien que j'étois nouveau, & peu experimenté en cet office, puis que je ne sçavois point que quand on disoit un Hermite solitaire, cela ne s'entendoit pas qu'il dût être separé de la compagnie des Femmes, n'y en ayant aucun qui n'en eut une pour le moins, avec laquelle il pût passer le tems, qui lui restoit de sa contemplation, en exercices actuels, imitant tantôt Marie, & tantôt Marthe; principalement étant des gens qui avoient plus de connoissance que le Commun de la volonté de Dieu, qui veut que l'homme ne soit point seul; Ainsi ce malheureux, pour se conformer à cette volonté, en nourrissoit quatre,

cette

cette pauvre Veuve, moi qui suis la Mere, ces deux Filles qui sont ses Sœurs, & ces trois Enfans qui sont ses Fils, ou pour le moins tenus pour tels.

Alors, celle qu'on apelloit Femme, dit qu'elle ne vouloit pas qu'on l'apellât Veuve de ce vieux pourri, qui ne s'étoit point souvenu d'elle au jour de sa mort; & qu'elle jureroit que ces Enfans n'étoient point à lui, & qu'elle annuloit les conventions matrimoniales.

Que contiennent ces conventions? lui dis-je.

Les conventions matrimoniales, répondit la Mere, que je fis quand ma Fille se maria avec cet ingrat, furent les suivantes, mais pour les dire, il est besoin de reprendre les erres d'un peu plus loin. Etant en une Ville apellée Duenus à six lieuës d'ici où j'avois mené une vie libre & débauchée, ces trois Filles m'étant demeurées de trois differens Peres, commençoient à être grandes; j'apperçûs aussi-tôt qu'entre ceux qui venoient me voir, il y en eût qui ne se contentant pas

de l'ouaille, se vouloient attaquer à ces tendres aignelettes.

Voyant donc ce peril, & que d'ailleurs je n'y pouvois plus subsister, je me mis en voyage, & fis alte ici, où j'établis ma demeure. La renommée de ces trois Fillettes étant bien-tôt repanduë par tout, les jeunes-hommes accoururent aussi-tôt comme moucherons au trou d'un tonneau. Cependant parmi tous ceux qui y venoient je n'eus jamais tant d'inclination que pour le Saint Lazare, qui y étant venu demander l'aumône, vit cette Fille, & en devint amoureux. Avec sa sainte & simple nayveté il me la demanda pour Femme. Je la lui donne aux conditions qui s'en suivent.

La premiere qu'il s'obligeoit à nourrir nôtre maison, & que ce que nous pourrions gagner seroit pour nous habiller, ou pour l'épargner.

La seconde que si ma Fille prenoit quelquefois un Coadjuteur, attendu qu'il étoit un peu vieux, il lui seroit permis de l'endurer sans en dire mot.

La troisiéme que tous les Enfans qu'elle feroit, il les avoüeroit pour

siens,

fiens, & comme tels leur promettoit dés lors tout ce qu'il avoit, & tout ce qu'il pourroit avoir ; & en cas advenant que ma Fille n'eut point d'enfans, il la faisoit sa legitime heritiere.

La quatriéme, qu'il n'entreroit point dans nôtre maison quand il verroit à la fênetre quelque pot d'étain ou de terre, ou quelqu'autre vaisselle en signe qu'il n'y avoit point de place pour lui.

La cinquiéme, que quand il seroit à la maison, & qu'un autre y viendroit, il se devoit cacher là où nous lui dirions, jusqu'à ce que l'autre s'en fut allé.

La sixiéme & derniere, qu'il nous devoit aporter deux fois la semaine quelque ami connu qui fit la dépense d'un bon festin.

Ce sont les articles, poursuivit-elle, avec lesquels ce malheureux donna la foi de mariage à ma Fille, & ma Fille à lui.

Le mariage fut fait & consommé, sans Vicaire ni Curé, parce qu'il nous dit, qu'il n'étoit pas necessaire ; puis que son essence consistoit

en la conformité des volontez, & intentions mutuelles.

Je demeurai tout étonné de ce qui me disoit cette seconde Celestine, & des conditions ausquelles elle avoit marié sa Fille, ressemblant à un muet sans sçavoir que dire en cette perplexité. Mais elles ouvrirent le chemin à mon desir : car la Veuve se pendit à mon col, disant ; si ce malheureux eût eû le visage de cet Ange, je l'eusse aimé comme mon cœur. Et en disant cela, elle me baisa.

Aprés ce baiser, entra je ne sçai quoi dans mon ame qui me commença d'embrazer. Je lui dis, que si elle vouloit sortir de Veuvage, & me recevoir pour sien, je garderois non seulement les articles accordez avec le défunt Hermite, mais encore tous ceux qu'elle y voudroit ajoûter à son plaisir.

Elles se contenterent de cela, disant qu'elles vouloient seulement que je leur donnasse tout ce qui étoit en l'Hermitage, & qu'elles le garderoient. Je le leur promis, en intention pourtant de garder l'argent pour une necessité.

La

La conclusion du mariage demeura resoluë pour le lendemain, & ce soir même comme, elles envoyerent un chariot sur lequel elles emporterent tout le butin. Elles ne pardonnerent pas même au linge de l'Autel, ni aux vétemens du Saint. J'étois si picqué que elles m'eussent demandé le Phenix, ou les eaux du fleuve Styx ; je les eussent encore données. Elles ne me laisserent qu'une pauvre paillasse pour me coucher comme un chien.

Comme ma Femme future qui étoit venuë avec la charette, vit qu'il n'y avoit point d'argent, elle s'ennuya ; car le Vieillard lui avoit dit qu'il en avoit, mais il n'avoit pas dit où il le menoit. Elle me demanda si je sçavois où étoit le Trésor ; je lui dis que non.

Elle, qui étoit fine & rusée, me prit par la main, afin que nous le cherchassions ensemble. Elle me mena par tous les coins & par toutes les cachettes de l'Hermitage, sans oublier le marche-pied de l'Autel, & comme elle vit qu'il avoit été racommodé depuis peu de tems, elle en conçut un mauvais soupçon.

ſent, encore qu'il me ſemblât impoſſible, qu'il y eût de la tromperie ſous un ſi bon viſage. J'eſperois de joüir de cette petite friande, ainſi que la nuit me sembla plus longue qu'une mauvaiſe année.

Il n'étoit pas encore bien jour, quand fermant mon Hermitage, je m'en allai pour acomplir mon mariage, je ne me ſouvenois pas que je l'étois. J'arrivai à l'heure qu'elles ſe levoient.

Elles me reçûrent avec tant de joye, que je m'eſtimai trop heureux & toute crainte miſe arriere, commence à faire & défaire dans la maiſon, comme ſi ç'avoit été la mienne propre. Nous dînâmes ſi bien, & avec tant de plaiſir, qu'il me ſembloit que j'étois en Paradis.

Elles avoient prié à diner cinq ou ſix de leurs amies. Aprés le repas, nous danſâmes, & bien que je n'y ſçeuſſe rien, elles m'y contraignirent. C'étoit une choſe digne de riſée de me voir danſer avec mes habits d'Hermite.

La nuit venuë, aprés avoir bien

ſou-

ſoupé, mieux bû, on me mena dans une chambre bien accommodée, où il y avoit un bon lit. On me dit que je me couchaſſe-là, pendant qu'on deshabilleroit mon Epouſe. Une ſervante me déchauſſa, & ſe retira diſant; que je me miſſe au lit.

Auſſi-tôt que j'y fus dedans toutes les Femmes entrerent dans ma chambre, & ma Femme en chemiſe avec elles, à qui une portoit la queuë. La premiere choſe qu'elles firent, fut de me faire l'œil de ſon derriere, diſant; que s'étoit là la premiere cérémonie.

Aprés cela quatre d'elles me prirent, deux par les pieds, & deux par les bras. Quatre autres m'attacherent avec des cordes aux quatre piliers du lit, & je me vis étendu en croix comme un Saint André.

Elles commencerent toutes à rire de voir mes triquebilles, ſur leſquelles elles jetterent un ſeau d'eau froide, qui me fit jetter un grand cri. Elles me dirent que je me tuſſe, & que ſi je ne le faiſois point, que je penſaſſe à quoi j'étois né. Elles prirent

rent un grand baſſin d'eau chaude dans laquelle elles me mirent la tête. Elle m'embraſſoit, & quand je voulois crier, elles me donnoient tant de coups de foüet, que je me reſolus de les laiſſer faire.

Elles me pelerent la tête, le menton, les paupieres, & les ſourcils.

Patience, diſoient-elles, car les cérémonies ſeront bien-tôt achevées; & vous joüirez de ce que vous deſirez. Je les priai de me laiſſer; car l'appetit m'étoit déja paſſé. Une d'elles, la plus hardie tira un couteau, diſant aux autres tenez-le bien, & je ferai en ſorte que la tentation de ſe marier ne le reprenne.

Eh! Monſieur l'Hermite, penſiez vous donc que tout ce que nous diſions fût Evangile? Ce n'étoit pas ſeulement l'Epître. Vous fiez-vous aux Femmes? Vous verrez maintenant comment vous en ſerez payé.

Comme je me vis en ſi grand danger, je fis tant que je rompis une corde, & un piller du lit. Elles me détacherent alors, afin que je n'achevaſſe de le rompre, & m'envelopant

dans une couverte, me bernerent jusqu'à me laisser pour mort. Ce sont, disoient-elles ; les cérémonies avec lesquelles se commence nôtre mariage : s'il vous plaît de revenir demain au matin, nous acheverons le reste.

Elles me prirent à quatre, & me porterent loin de leur maison, me mettant au milieu de la ruë, où le jour me trouva, & les Enfans commencerent à courir, & à me faire tant de mal, que pour fuir leur tumulte, je me sauvai dans une Eglise tout contre le grand Autel, où l'on chantoit alors une Messe.

Les Prêtres, voyant cette figure, qui ressembloit au Diable, qu'on peint aux pieds de Saint Michel, se mirent à fuir, & moi aprés eux pour éviter les injures des Enfans.

Les gens qui étoient dans l'Eglise crioient, les uns disant, garre le Diable ; les autres, garre le fol. Je criois aussi, que je n'étois ni fol, ni Diable ; mais un pauvre homme que mes pechez avoient mis ainsi.

Aprés cela tous se remirent, les Prêtres retournerent achever leur

Messe

Messe, & le Sacristain me donna le tapis d'un sepulchre pour me couvrir. Je me mis dans un coin, considerant le revers de la fortune, & de quel costé qu'on la veuille prendre, il y a toûjours trois lieuës de mauvais chemin.

Ainsi je me résolus de demeurer en cette Eglise pour y achever ma vie, qui selon les maux qu'elle avoit souffert, ne pouvoit pas être guere longue, & afin aussi que les Prêtres n'eussent pas la peine de m'aller chercher ailleurs quand je serois mort.

Fin du second & dernier livre.

Afin de satisfaire en tout la curiosité du Lecteur, il sçaura que Lazarille mourut dans son Hermitage, peu de tems après avoir écrit ces Memoires de sa Vie, qu'il y fut enterré dans sa Chapelle, & qu'on y voit encore son Tombeau avec cette

EPITAPHE.

❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧

EPITAPHE.

CY GYT.

FRERE LAZARE GONZALES
surnommé DE TORMES,

Qui aprés avoir fait sur le Theatre de ce monde les Personnages de

Garçon d'Aveugle, Clerc de Village, Valet de toutes sortes de Maîtres,

Marchand d'eau, Crieur public, Marchand aux Indes, Monstre Marin, Ecuyer, &c.

Mourut Hermite le 12 de Septembre âgé de 39. ans 5. mois & 11 jours.

R. I. P.

T A-

TABLE
DU
TOME SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHA-

Fin de la Table du Tome second.